

LE PLAISIR *des* LIVRES

Montréal, samedi 21 mai 1988

Tout savoir sans rien savoir

GUY FERLAND

Le passé n'est pas mort. Il n'est même pas passé. —William Faulkner

ALLAN BLOOM est ce philosophe américain qui a provoqué un scandale aux États-Unis, l'année dernière, en publiant un livre, *L'Âme désarmée* (*The Closing of the American Mind*), vendu à plus de 750.000 exemplaires, dans lequel il faisait le procès de l'enseignement

dit « moderne ». D'après ce professeur aguerri, les étudiants ne lisent plus, ils n'ont plus de culture générale, bref, ils sont devenus des « ignorants instruits ». « On ne peut plus faire d'allusions en classe, dit-il en entrevue. Il faut tout expliquer aux étudiants. Ils s'imaginent qu'ils sont les premiers hommes sur la terre alors qu'ils sont les derniers... »

Le succès de son livre (*L'Âme désarmée. Essai sur le déclin de la culture générale*, chez Guérin litté-

ture) a surpris l'auteur lui-même. « Je suis devenu une star dans le système américain, comme une vedette rock. Je ne m'attendais pas à ça, à mon âge et avec un livre aussi difficile. La réaction hostile de certaines universités a sûrement contribué à ce phénomène », précise-t-il.

Allan Bloom enseigne à l'Université de Chicago depuis neuf ans. Il y a fait ses études en politique et en grec ancien. Il est un ami intime de Saul Bellow avec qui il travaille. Avant la publication de son *best-seller*, il avait traduit Platon et Rousseau, en plus de commenter brillamment la politique de Shakespeare.

« La thèse fondamentale de mon livre, c'est de montrer qu'on parle de valeurs, de styles de vie, de créativité, de culture, de moi, etc., sans savoir de quoi on parle. On ignore généralement la source de ces notions : Nietzsche, Heidegger, Rousseau, Platon... Il faut prendre conscience de cela si l'on ne veut pas rester prisonnier de la pensée des autres. Le seul moyen de pallier ce manque, c'est d'enseigner une culture générale adéquate dans les institutions. C'est le prix à payer pour s'assurer de la liberté. Aujourd'hui, les jeunes n'ont pas le choix de suivre le progrès sans rien comprendre. Ils n'ont aucune attitude critique. »

Allan Bloom se défend d'être moraliste. Il ne fait que constater les conséquences de l'éducation « libérale » qui a tout banalisé et uniformisé. Cette lacune de l'enseignement a des origines profondes qu'il retrace dans son essai. Dans la société américaine, la liberté et l'égalité ont toujours prévalu comme valeurs fondamentales. Ces deux valeurs, issues du siècle des Lumières, ne sont jamais remises en question et ont même perverti le monde des idées au point où il est devenu commun de dire que toutes les idées se valent. Alors, l'ouverture à l'autre, que promeuvent les dogmes de liberté et

d'égalité, n'est, en fait, qu'un moyen de se fermer à la différence. « L'erreur a été de croire que, puisque tous les hommes sont égaux, toutes les idées sont égales. La télévision et la radio ont aggravé cette situation en montrant tout sans rien expliquer. Pourtant, dire qu'il n'y a pas de vérité, c'est déjà promouvoir une thèse philosophique qui se contredit. Il faut analyser cette situation, et c'est la tâche essentielle de la philosophie. »

« Mais, dans la société d'aujourd'hui, il est impossible de faire de la philosophie, c'est-à-dire rechercher la vérité, sans paraître ridicule. C'est là la source de tous nos maux. On méprise les idées. Pourtant, comme le disait Nietzsche, "le monde tourne silencieusement autour des grandes

« L'erreur a été de croire que, puisque tous les hommes sont égaux, toutes les idées sont égales... »

idées". Le marxisme, le freudisme, le capitalisme, etc., en sont la preuve. »

Allan Bloom ne propose pas de nouvelles réformes de l'enseignement. Il remarque seulement que la philosophie et le retour aux livres fondamentaux pourraient enrayer une partie de la misère de l'homme d'aujourd'hui. La musique rock, qui est une nouvelle idole pour la jeunesse, est un nouveau fléau, pire que la pornographie, selon lui, parce qu'elle est fabriquée pour les enfants de 12 à 18 ans et qu'elle flatte leurs bas instincts : « le sexe, la haine et une version enjoléeuse et hypocrite de

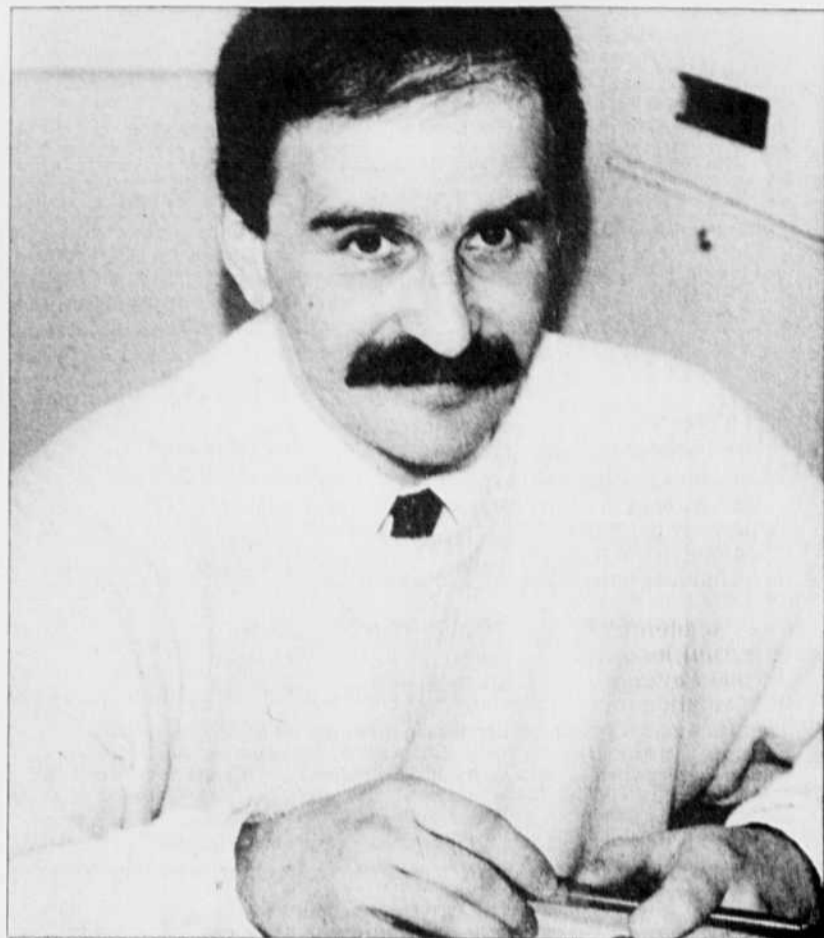
Suite à la page D-8

- Best-sellers : *La Grande Sultane*, de Barbara Chase-Riboud; *La Bibliothèque idéale*, de Bernard Pivot/D-2
- Lettres québécoises : *Les Noces de Sarah*, de Simone Piuze; *Francis, l'âme prisonnière*, de Jean-Paul Tessier/D-3
- Lettres étrangères : *Direction Stalino*, de Marcel Sztafrowski; *L'Adalgisa*, de Carlo Emilio Gadda/D-4
- Feuilleton : *Une saison de feuilles*, de Madeleine Chapsal/D-5
- Lettres françaises : *Ah! Berlin*, de Patrick Besson; *L'Atelier du peintre*, de P. Grainville; *Le Figuier*, de François Maspero/D-5
- Musique : *Histoire de la musique occidentale*, sous la direction de Jean et Brigitte Massin/D-6
- Mémoires : *Les Temps changent*, de Jean-Paul Lefebvre/D-7
- Carnets : *Les Adieux du Québec à Marguerite Yourcenar*/D-8



ALLAN BLOOM.

Photo Jacques Jaillat



RAYMOND BEAUDET.

Photo Chantal Keyser

Prix Robert-Cliche 1988

Un passeport pour Raymond Beaudet

MARIE LAURIER

RAYMOND BEAUDET est tout surpris de ce qui lui arrive et il ne s'habitue pas encore à sa nouvelle notoriété de lauréat du prix Robert-Cliche pour son premier roman, *Passeport pour la liberté*. « J'avais envoyé à tout hasard mon manuscrit au concours et je l'avais oublié, car j'étais sincèrement convaincu qu'il ne serait même pas retenu », assure-t-il sans fausse modestie.

Aujourd'hui, son livre est publié aux Quinze sans qu'il ait eu la moindre démarche à faire. En prime et en gloire qu'il n'espère toutefois pas éphémère, il est plus riche des \$2.000 du prix et surtout des deux billets d'avion pour Paris où il se rendra dans quelques jours pour la publication de son ouvrage chez Jean Piccolec.

Vous avez dit Paris ? « Oui, nous répond calmement Raymond Beaudet en prévenant mon objection quant au langage terrien utilisé dans certaines pages. Rassurez-vous, il y aura un glossaire de quelque 200 mots et expressions dans l'édition parisienne afin que les lecteurs comprennent le langage des paysans de Saint-Sylvestre. » C'est certainement une précaution essentielle si tous les Dupont et Durand de France veulent comprendre la subtilité de cette phrase puisée au hasard dans le livre de Beaudet : « L'père m'avait dit d'aller voir pourquoi la dynamite avait pas sauté dans l'trou, j'ai mis les jambes sur l'rebord du trou pis je me su réveillè à 'pital. Ça fait que je veux mon million dret-là, sinon ça rixe de mal tourner pour toé. » (Je laisse aux lecteurs le soin de traduire.)

Suite à la page D-8

La maison des libres penseurs

FRANCE LAFUSTE

ALBERT Saint-Martin, libre penseur, ardent défenseur de *l'esperanto*, l'un des fondateurs de l'Université ouvrière (aujourd'hui disparue), militant anti-clérical, ne serait peut-être qu'un illustre inconnu si un groupe d'amis n'avait donné son nom à la maison d'édition qu'ils fondèrent en 1974 : « Une façon de perpétuer sa mémoire ainsi que celle des penseurs méconnus de l'histoire du Québec », dit Richard Vézina, l'actuel directeur général.

« Mais on a retiré le prénom de la raison sociale, ajoute-t-il, parce qu'on recevait des manuscrits à son attention. Il y a même des fois où certaines personnes demandaient à lui parler au téléphone. Pourtant, le

« On cherche des textes qui ne sont pas bêtement commerciaux, sans pour autant laisser tomber les aspects rentables de l'entreprise. »

personnage n'a jamais été éditeur; qui plus est, il est mort depuis 40 ans.

La conception idéaliste des fondateurs de la maison, un groupe d'auteurs soucieux de vivre la grande aventure communautaire des années 70, a fait place à une vision plus sage fondée sur les lois de « l'entrepreneuriat ». « Le collectif animé par le principe de la "bonne franquette", cher aux groupes populaires de l'époque, est devenu une coopérative. Rentabilité oblige », affirme Richard Vézina, dont les doux airs de potache cachent, à n'en pas douter, une nature combative. Mais qu'Albert Saint-Martin se rassure dans sa tombe : les éditions sont encore le réceptacle des idées nouvelles qui bouleversent le champ traditionnel de la conscience. On y publie ainsi tout ce qui est le fruit de l'analyse, on

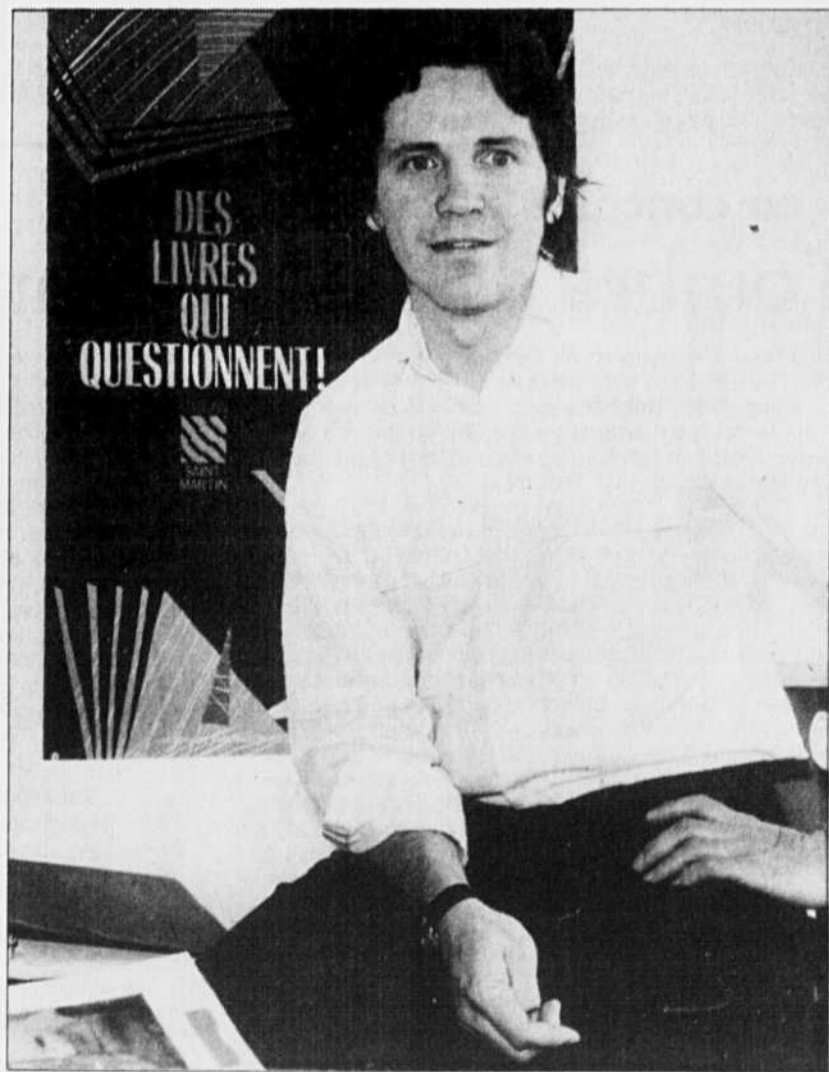
se félicite d'être un « lieu d'interrogation et de réflexion sur les réalités quotidiennes » : la valeur de la production domestique, le développement personnel de l'adulte au travail, les soins psychiatriques, les stratégies de reprise économique, les nouveaux rapports amoureux et la nouvelle philosophie québécoise; des essais sociologiques, philosophiques, politiques rédigés par des collectifs

d'auteurs, professeurs d'université (Laval, Université de Montréal, UQAM) mais aussi par des avocats ou des travailleurs sociaux. C'est le cas d'*Un amour de père*, réalisé sous la direction du collectif Coeur-Atout, d'un guide des lois sociales ou de textes émanant de CLSC.

Alors, maison d'édition marginale, Saint-Martin ? « Pas le moins du monde », rétorque son directeur gé-

néral qui n'hésite pas à tirer à 2.000 exemplaires certains ouvrages de 500 pages, « autant que pour un roman », s'empresse-t-il d'ajouter. Quant au nombre de titres parus, il est passé de six à 20 par an, sans compter les réimpressions (jusqu'à cinq par an) et cinq revues rédigées par des collectifs d'université. Si les

Suite à la page D-6



RICHARD VÉZINA, directeur général des éditions Saint-Martin.

Photo Chantal Keyser

Le prochain rendez-vous



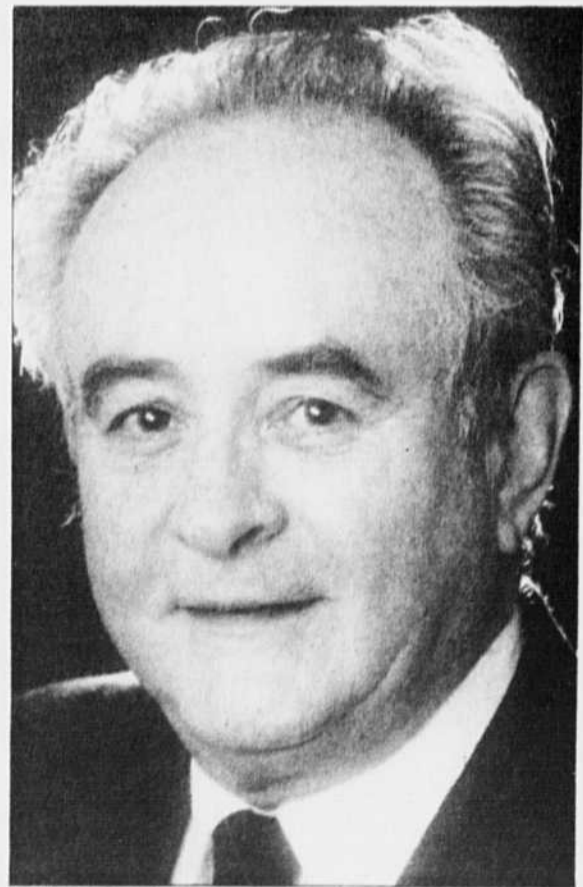
Coordonnateur du Groupe de recherche sur la paix à l'Université Laval et philosophe de formation, Louis O'Neill publie un essai consacré au cheminement du Québec vers l'indépendance. Dans *Le Prochain Rendez-vous*, que lanceront lundi les éditions La Liberté, à Québec, l'ancien ministre des Communications du gouvernement Lévesque aborde, entre autres, le problème démographique du Québec de demain.

LOUIS O'NEILL

LE QUÉBEC a besoin d'une opération « frontières ouvertes », non pas de législations restrictives et mesquines sur l'immigration. L'entreprise comporte des risques et se heurtera sans doute à des obstacles sérieux, mais sa nécessité et sa qualité morale commandent qu'on s'y attelle sans réserve.

La première difficulté vient du fait que souvent dans le passé le pouvoir fédéral a utilisé l'immigration dans le but non avoué mais évident de noyer le peuple québécois, francophone et catholique, dans un vaste conglomérat anglophone et protestant. L'opération a échoué, grâce surtout à la forte vitalité démographique des familles de chez nous. Mais la tentative d'assimilation a laissé un mauvais souvenir et de la méfiance à l'égard de nouveaux afflux de populations. Méfiance encore plus marquée quand les nouveaux arrivants sont de langue et de culture différen-

Suite à la page D-8



LOUIS O'NEILL.



JUNE CALLWOOD

UN DERNIER PRINTEMPS

Préface d'Andrée Gauvin

Le récit émouvant, jamais funèbre, d'un groupe solidaire qui accompagna Margaret à domicile jusqu'à sa fin.

Un don inappréciable que leur fit Margaret : celui de vivre sa mort comme un autre moment de sa vie.

Stanké

LES BEST-SELLERS

Fiction et biographies

1 Ne pleure pas, ma belle	Mary Higgins-Clark	Albin Michel	(3)*
2 Le Premier Jardin	Anne Hébert	Seuil	(1)
3 Les Vaisseaux du coeur	Benoite Groult	Grasset	(2)
4 Ma vie comme rivière	Simonne Monet-Chartrand	Remue-Ménage	(7)
5 La Preuve	Agota Kristof	Seuil	(5)
6 Le Prince des marées	Pat Conroy	Presses de la Renaissance	(6)
7 Une femme	Annie Ernaux	Gallimard	(4)
8 Échine	Philippe Djian	Bernard Barrault	(-)
9 Anne d'Avonlea	Lucy Maud Montgomery	Québec-Amérique	(10)
10 Le Grand Cahier	Agota Kristof	Seuil	(-)

Ouvrages généraux

1 Le Défi alimentaire	Louise Lambert-Lagacé	éd. de l'Homme	(1)
3 Ces femmes qui aiment trop	Robin Norwood	Stanké	(3)
3 Pour jeunes seulement	Jocelyne Robert	éd. de l'Homme	(5)
4 Le Guide des restaurants	Françoise Kayler	Guérin	(-)
5 À la découverte de mon corps	Linda Madaras	Québec-Agenda	(4)

Compilation faite à partir des données fournies par les libraires suivants : Montréal : Renaud-Bray, Hermès, Champigny, Flammarion, Raffin, Demarc; Québec : Pantoufe, Garneau, Laliberté, Chicoutimi : Les Bouquinistes, Trois-Rivières : Clément Morin; Ottawa : Trillium, Sherbrooke : Les Bibliaires G.-G. Caza; Joliette : Villeneuve; Drummondville : Librairie française.

* Ce chiffre indique la position de l'ouvrage la semaine précédente

Les best-sellers

Contes des mille et un ennuis

LA GRANDE SULTANE
Barbara Chase-Riboud
(titre original : *Valide*)
Paris, Albin Michel
1987, 356 pages

SYLVIE MOISAN

LE DERNIER best-seller de Mme Chase-Riboud nous amène encore une fois dans le monde de l'esclavage mais, contrairement à son livre précédent, *La Virginienne*, qui avait également connu un immense succès, il s'agit ici de l'esclavage blanc tel que pratiqué dans les harems du siècle dernier.

De retour d'Amérique en 1781, une jeune créole de 15 ans voit le navire sur lequel elle voyage capturé en Méditerranée par des pirates. Vendue comme esclave, elle sera offerte en cadeau au sultan de l'empire ottoman, Abdul Hamid, pour son grand harem de Topkapi situé à Istanbul. Avant de la présenter au sultan, on fera son « éducation ». On lui enseignera l'art de s'habiller, de se parfumer, de s'épiler, et quelques autres petites choses indispensables pour plaire au sultan.

Le harem est un lieu terrifiant, fortement hiérarchisé et dont les règles sont très strictes. Les luttes pour le pouvoir entre les femmes sont sans merci. Le poignard et le poison y sont largement utilisés quand vient le temps de se débarrasser d'une rivale. La jeune créole, rebaptisée Naksh-i-dil, apprendra très vite à se tirer d'affaire. Elle montera graduellement les échelons dans la faveur du sultan, jusqu'à devenir une de ses favorites. Enceinte une première fois, on tentera de l'assassiner, ce qui lui fera perdre son enfant. Mais, grâce aux services d'une sorcière qu'elle s'est attachée, elle réussira finalement à donner un héritier au sultan, ce qui est déjà un tour de force quand on sait que sur les 19 enfants engendrés par celui-ci, un seul fils avait survécu jusque-là. Tombée en disgrâce après la mort du sultan, elle réussira à protéger son fils jusqu'à ce qu'il devienne sultan à son tour. Elle aura alors automatiquement le titre de Valide Sultane et deviendra responsable de la discipline et de l'administration du harem. En tant que mère du sultan, elle ne manquera pas d'exercer également son influence dans la conduite des affaires de l'État durant les années de guerre avec la Russie et la France.

Saviez-vous qu'à l'époque des harems, on distinguait en Orient trois catégories d'ennuis : « Les Sandalis, ou rasés de près, à qui on enlève testicules et pénis d'un seul coup de rasoir. [...] Il y a aussi ceux à qui on enlève le pénis, mais qui peuvent encore procréer, sans toutefois en avoir les moyens. [...] Il y a enfin les eunuques, couramment appelés thilias et semivirs, à qui on enlève les testicules (ce qui se fait avec un couteau à testicules, le même que celui qu'on utilisait pour castrer les pré-tres de Cybèle), à moins qu'ils ne

soient écrasés, tordus, cautérisés ou bandés. » Voilà le genre de renseignements sur l'Orient où sans doute vous captiveront à la lecture de *La Grande Sultane*. À vrai dire, c'est surtout l'exotisme du contexte (fascinant à bien des égards), de même que les très abondantes références historiques qui constituent le principal intérêt du roman.

Le personnage de la Grande Sultane s'avère, en effet, beaucoup moins important que l'on pouvait s'y attendre. La période où elle exerce son pouvoir est d'assez courte durée par rapport à l'ensemble du temps écoulé dans le récit et l'influence qu'elle a sur les événements est plutôt restreinte. Il arrive même qu'on la perde de vue durant de nombreuses pages pour suivre plusieurs autres personnages dont on comprend difficilement leur rapport à l'histoire racontée si ce n'est qu'ils sont l'occasion pour le narrateur de nous décrire le contexte historique. On a



Photo Jacques Grenier
BARBARA CHASE-RIBOUD.

alors l'impression que la Grande Sultane et les autres personnages de ce roman n'existent que pour servir de prétexte à la reconstitution de cette grande époque de l'empire ottoman et de ses fastueux harems.

LES ONDES LITTÉRAIRES

TÉLÉVISION

Au réseau français de **Radio-Canada**, le dimanche à 9 h 30 : *Live ouvert*, une série conçue pour promouvoir le goût de la lecture chez l'enfant.

Au réseau de **Télé-Métropole**, le dimanche de midi à 14 h : à *Bon Dimanche*, Reine Malo propose la chronique des livres par Christiane Charette et la chronique des magazines par Serge Grenier.

À **Radio-Canada**, dimanche à 13 h : *Rencontres*. Marcel Brisebois reçoit le poète et essayiste Claude Vigée, auteur de *Vivre à Jérusalem* (Nouvelle Cité).

À **Radio-Canada**, le mardi à 13 h 15, l'émission *Au jour le jour* présente une chronique sur les livres tous les deux mardis.

À **TVFQ** (câble 30), dimanche à 21 h : *Bernard Pivot* anime *Apostrophes*. (Reprise le dimanche 29 mai à 18 h.)

Au réseau **Vidéotron**, lundi à 21 h 30, à l'émission *Écriture d'ici*, Christine Champagne reçoit un écrivain. (En reprise mardi à 13 h 30, vendredi à 4 h 30 et samedi à 14 h 30.)

RADIO AM

À **Radio-Canada**, dans la première heure de *Présent dimanche*, dès 09 h, on présente « le livre de la semaine » : *Parier sur l'enfant*, d'Aldo Maouri (Seuil).

À **Radio-Canada**, du lundi au vendredi, aux *Belles Heures*, entre 13 h et 15 h, Suzanne Giguère parle de littérature.

RADIO FM

À **CFMX** (Sherbrooke), dimanche à 21 h : *Textes*, émission produite par CFLX et présentée par les Écrits des Forges. Yves Boisvert présente *K-7 Inter*, compilation internationale d'expérimentations sonores. (L'émission est également diffusée sur **CKRL-FM**, Québec, dimanche à 21 h 30, et sur **CIBL-FM**, Montréal, lundi à 17 h 30.)

À **Radio-Canada**, lundi à 16 h : *Fictions*, magazine de littérature étrangère, animé par Réjane Bougé, avec les chroniques de Stéphane Lépine, Louis Caron et Suzanne Robert.

À **Radio-Canada**, mardi à 21 h 30 : *En toutes lettres*, magazine consacré à la littérature d'ici, animé par Marie-Claire Girard, avec les chroniques de Jérôme Daviault (essais), Jean-François Chassey (fiction) et Roch Poisson (revues).

À **Radio-Canada**, mercredi à 16 h : *Littératures parallèles*, animé par André Carpentier, avec les chroniques de Michel Lord (science-fiction/fantastique), Jean-Marie Poupart (policier/espionnage) et Jacques Samson (bande dessinée).

À **Radio-Centre-Ville**, mercredi à 16 h : *Paragaphes*. Danielle Roger reçoit un écrivain.

À **Radio-Canada**, mercredi à 21 h 30 : *Le Jardin secret*. Gilles Archambault reçoit Suzanne Robert.

À **Radio-Canada**, mercredi à 22 h : *Littératures*. Dans la série « Les biographies », les invités de Denise Bombardier sont Jean Ziegler et Claude Pichois (10e de 21 émissions).

À **Radio-McGill** (CKUT, 90.3), jeudi à 14 h : *La Passion de l'écriture*. Paul-Gabriel Dulac reçoit un écrivain.

À **Radio-Canada**, jeudi à 16 h : *Les Idées à l'essai*. Claude Lévesque s'entretient avec Guy Ménard, coauteur du livre *Les Russes de la technique*. — M.M.

Les livres de l'honnête homme

LA BIBLIOTHÈQUE IDEALE
Bernard Pivot
Paris, Albin Michel
1988, 660 pages

QUE DEVRAIT contenir la bibliothèque de l'honnête homme de cette fin du 20e siècle ? La question n'est pas inédite, mais la réponse qu'y apportent Bernard Pivot et l'équipe de Pierre Boncenne se situe au-delà du simple pari de salon. Dans ce fort ouvrage, agréablement présenté et d'une utilisation des plus simples, c'est, en fait, une découverte du

monde des livres que nous propose l'animateur de la célèbre émission *Apostrophes*.

La démarche est simple, pédagogique même. Pour chacune des grandes littératures du monde — depuis la francophonie jusqu'à la production des pays nordiques, en englobant l'Asie — cet ouvrage dresse la liste d'abord des 10 premiers, puis des 25 et finalement des 49 ouvrages qui, par ordre d'importance, en composent le palmarès intemporel. Chaque choix est suivi de brèves notes qui permettent de situer l'intrigue, la

trame ou, à tout le moins, d'en deviner le contenu. Au-delà des littératures nationales ou régionales, les auteurs ont aussi procédé à un inventaire des genres et des formes : littérature scientifique, théâtre, poésie, roman policier, sciences humaines, etc.

Il s'agit évidemment d'un instrument de travail fort bien conçu qui rendrait de grands services aux bibliothécaires qui recevraient mandat de commencer à zéro la mise en place d'un service. L'objectif indirect est aussi de permettre une découverte des titres indispensables de telle ou telle littérature, d'un genre ou l'autre.

Les sélections ne prétendent pas à l'objectivité. La part d'arbitraire n'y est pas niée. Ce n'est pourtant pas à ce niveau que se situent les problèmes les plus sérieux de cette anthologie. Cette « bibliothèque idéale » est avant tout en langue française : n'y figurent que les ouvrages traduits en français. Cette condition *sine qua non* rétrécit sensiblement l'univers englobé par cette démarche. On le constate, entre autres, au sujet de la littérature américaine.

Autre observation, en regard de la littérature de la francophonie. La part faite aux auteurs de l'extérieur de la France est mince. Du Québec, deux seuls écrivains figurent dans cette bibliothèque de rêve : le poète Gaston Miron (pour son recueil *L'Homme rapaillé*) et le dramaturge Michel Tremblay (*Les Belles-Sœurs*). Belges, Suisses et Africains



BERNARD PIVOT.

n'ont pas droit à une représentation plus importante. Ajoutons que deux auteurs du Canada anglais trouvent aussi grâce aux yeux des responsables de cette anthologie : Marshall McLuhan (*Pour comprendre les médias*) et Glenn Gould (*Entretiens avec J. Cott*).

Les responsables de l'entreprise ont omis d'indiquer une référence fondamentale : la disponibilité en librairie des titres suggérés. Une omission qui provoquera certaines déceptions.

Malgré ces réserves secondaires, un précieux instrument de référence. — PAUL-ANDRÉ COMEAU

Les textes gagnants au concours de critique littéraire

Le théâtre d'ombre de Jeanne-Mance Delisle



Photo Kéro

JEANNE-MANCE DELISLE.

NDLR — À l'occasion du Festival national du livre, LE DEVOIR s'est associé à un concours de critique littéraire. Nous publions aujourd'hui le dernier des trois textes gagnants : une critique du théâtre de Jeanne-Mance Delisle, soumise au concours par Raymond Bertin, de Montréal.

LA CRÉATION, en 1979, par le théâtre de Coppe, de Rouyn, d'*Un reel ben beau, ben triste* (1), de Jeanne-Mance Delisle, pièce-choc, véritable chef-d'oeuvre de notre dramaturgie et l'une de ses premières tragédies, avait été un événement marquant dans le théâtre québécois. De sa lointaine Abitibi, l'écrivain nous livrait, à travers une écriture drue et dure, brûlante et subite comme la foudre, un univers d'ombre et de violence exceptionnelle. En avant-propos de sa deuxième pièce, *Un oiseau vivant dans la gueule* (2), elle écrit : « J'ai rêvé d'une pièce jouée dans l'obscurité. » Nouveau huis-clos, il s'agit encore d'une histoire de désir et de frustration, dans un pays vaste et froid balayé par les vents, où les hommes étouffent dans leur isolement. Elle met en scène une femme et deux hommes, qui ne sont pas tout à fait le triangle éternel. Et pourtant !

Nous assistons à la révolte et à la rébellion d'Hélène, dont l'amour trahi, par une passion ancienne plus forte, celle de Xavier pour Adrien, ne peut que la ramener à elle-même, à sa solitude doublement pesante. C'est le drame de la femme qui s'est trompée et qu'on a trompée, une femme dont l'homme est aux hommes ou plutôt, sur-

tout, à un homme : son frère jumeau. L'amour de Xavier et Adrien, c'est un jeu d'enfants prolongé à l'âge adulte, sans être assumé. Et c'est elle qui en souffre, elle, l'abandonnée, la délaissée. Par l'écriture, par le rituel du théâtre, elle croit pouvoir exorciser sa peur, sa douleur. Elle emprunte à la mythologie et à un inconscient collectif riche de légendes les images et les mots qui l'apaiseront. Mais le réel s'en mêle et ce qui devait être une danse de coqs deviendra un combat fratricide.

Écriture comme un cri, question plus que réponse, rage qui ne résout pas les contradictions ni n'atténue les déchirements, angoisse manifestée avec force, cette pièce est une blessure ouverte :

« De la profondeur du trou qu'ont creusé mes morts monte un Requiem à n'en plus finir.

Qui répond, si je me lamente ?
La corneille, au bout du cyprès ? »

(Extrait du monologue d'Hélène, qui termine la pièce.)

— Raymond Bertin

Références :

- (1) Les éditions de la Pleine Lune, Montréal, 1980.
- (2) Les éditions de la Pleine Lune, Montréal, 1987. Prix du gouverneur général du Canada, 1988.

Élections et engagements

NOTRE COLLABORATEUR Jean Éthier-Blais vient d'être reporté à la présidence du PEN international, centre francophone canadien, qui compte maintenant près de 160 membres. Le bureau de direction du centre montréalais comprend aussi Louise Gareau-DesBois et Alexis Klimov (vice-présidents), René le Clère (secrétaire général et trésorier), Paul Beaulieu, Simone Bussières, Yves Dubé, Jean-Pierre Duquette, Marie Emond, Michel Gaulin, Alice Parizeau, Jean-Guy Pilon et Elizabeth Revai.

Rappelons que le centre francophone canadien du *PEN Club International* a été créé et reconnu en 1982. Une centaine d'écrivains sont attendus au congrès mondial du PEN, qui aura lieu à Toronto et à

Montréal en septembre 1989. Pour autres renseignements : 481-4472.

★
QUÉBEC/AMÉRIQUE accueille dans son équipe René Bonenfant, éditeur-conseil et directeur des Éditions du Noroit (voir l'entrevue de France Lafuste dans LE PLAISIR DES LIVRES du 14 mai). M. Bonenfant dirigera la collection « Québec/Amérique pratique ».

Au Salon du livre de Montréal, le directeur général Thomas Déri annonce l'engagement de Martine Priem au titre de responsable des relations publiques et du programme d'animation culturelle pour le prochain salon du livre, qui se tiendra place Bonaventure du 17 au 22 novembre. — M.M.

LA RECHERCHE

L'ÉVOLUTION DE LA SOURIS

par F. Bonhomme et L. Thaler

LES ANOMALIES MAGNÉTIQUES DE LA TERRE

par J. Achache, Y. Cohen et J.L. Counil

LE SILICIUM ORGANIQUE

par J. Dunoguès

LES CALCULS RÉNAUX

par G.M. Preminger

ENQUÊTE : LA SCIENCE AU BRÉSIL

par M. Barrère

un supplément gratuit :

L'AVENIR DE L'ESPACE



LA RECHERCHE

L'évolution de la souris • Le silicium organique
Les anomalies magnétiques de la Terre • Les calculs rénaux



4,50\$ N° 199

OFFRE SPÉCIALE D'ABONNEMENT • Un an : 36,00\$

Je souscris un abonnement d'un an (11 nos), à LA RECHERCHE, au prix de 36,00\$.

Veuillez payer par chèque établi à l'ordre de Diffusion Dimédia Inc.

Nom _____ Profession _____

Adresse _____

Ville _____ Code Postal _____

À retourner accompagné de votre règlement à :

Diffusion Dimédia, 539, Boul. Lebeau, Saint-Laurent H4N 1S2.

«Un délai, d'au moins 8 semaines, interviendra entre la date de la demande d'abonnement et la réception du premier numéro. L'abonné(e) le sera pour un an, à compter du premier numéro reçu.»

Service de Documentation Pastorale Inc.
312 est, rue Sherbrooke, Montréal H2X 1E6, P.Q.,
Téléphone: (514) 844-1753 (Métro Sherbrooke)

LE SERVICE DE DOCUMENTATION PASTORALE, la plus grande librairie religieuse en langue française en Amérique du Nord, annonce une

GRANDE VENTE "PRÉ-INVENTAIRE"

du 16 au 31 mai 1988

Réductions de

20% 25% 30%

sur tout achat au comptant ainsi que sur toute commande postale et téléphonique avec mention: "prix de vente pré-inventaire". Livres, disques, cassettes, partitions musicales, posters, cartes etc. doivent être écoulés.

Ces escomptes ne s'appliquent pas aux livres liturgiques et aux textes de catéchèse.

Une occasion unique pour renouveler votre bibliothèque! Profitez-en!!!

Un roman à la guimauve: mièvre et complaisant

LES NOCES DE SARAH
Simone Piuze
Montréal, éd. de l'Hexagone
1988, 457 pages

LETTRES QUÉBÉCOISES

JEAN-ROCH BOIVIN

J'EN SUIS resté confondu. Obstinement, j'ai poursuivi ma lecture jusqu'à l'épilogue où j'ai cru comprendre que ce serait une histoire vécue. C'est pire ! Car alors, il est encore plus gênant qu'elle soit racontée. Et publiée dans la même collection que les François Barcelo, Nicole Brossard, Andrée Ferretti, Jacques Marchand, Paul Zumthor, pour n'en nommer que quelques-uns ! Je ne comprends pas. Je préfère croire à l'oeuvre de fiction et que l'auteur a fait naufrage en se penchant sur

l'âme papillonnante de son héroïne. J'ai pensé un moment que le grand défaut de ce roman, qui prétend broser « un tableau réaliste et critique de la génération hippie », serait d'arriver trop tard. Je crois maintenant qu'il a été publié trop vite. Si le manuscrit avait mûri plus longtemps dans les tiroirs de l'auteur, elle aurait pu un jour, devenue vieille, en faire une folle bluette de 150 pages, plutôt que cette épaisse tartine à la mélasse sentimental-narcissique.

Le malheur d'être belle ! Sarah Beshner rêve de la gloire de Marilyn mais se conduit comme Messaline. Se présentant comme une éternelle victime de la passion, elle agit en manipulatrice de première classe.

C'était en 1973-74. Elle avait 27 ans. Elle était journaliste pigiste et elle était elle, je vous dis. Elle le dit. On le lui dit. Le genre de beauté qui rend les femmes méfiantes et les hommes gâgas. Difficile donc, pour Sarah

lorsqu'elle rencontre Philippe et sa bande de « tripeux » toujours stoned, de s'intégrer au groupe qui, justement, découvre les joies de la promiscuité. Rappelons-nous. A cette époque exceptionnelle, on croyait que l'adolescence durerait jusqu'à la mort qui devait arriver autour de 40 ans, après une vie remplie à ras bord. Demain l'éden !

Sarah n'en pince que pour ceux qui lui résistent. Elle fera tant et si bien qu'elle se retrouvera en commune, alors qu'elle voulait tellement son Philippe pour elle seule, dans une chambre, porte fermée. Ils achèteront une ferme dans les cantons de l'Est, mangeront végétarien, fumeront des joints. A chaque fois, d'ailleurs, elle demandera si ce n'est pas trop fort avant d'en prendre : lors d'une aventure à Hollywood, où elle voulait tant voir son nom en haut de l'affiche, elle a halluciné pendant deux jours, au moins, après avoir fumé du hasch. Cette escapade nous

vaut, et aux amis de la commune qui en redemandent, un récit d'une quarantaine de pages où elle se révèle gougardine et parfaitement déboussolée. Elle le restera jusqu'à la fin.

L'hiver est dur à la ferme. Sarah et Philippe décident de partir pour la Floride. Philippe est maintenant sincèrement épris de Sarah. A Key West, elle rencontre Ronny de San Francisco. Un joint (du cachemire ! C'était une autre époque !), une baise, coup de peau, coup de foudre. Le lendemain matin, elle est prête à le suivre à Frisco. Mais il a une thèse de sciences po à écrire. De retour à la ferme, elle n'en a plus dans sa vie que pour les lettres à et de Ronny. Philippe n'est pas aveugle. Ça s'effiloche entre eux. Elle bourre son sac à dos et part pour l'Europe.

Dans l'avion, elle rencontre un Québécois, André, avec qui elle accepte de partager une chambre et souhaite poursuivre le voyage. Il ne lui plaît pas vraiment, mais elle a be-

soin de sa protection. Pour lui, c'est le supplice de Tantale, on le conçoit. A Paris, en visite chez une amie, elle rencontre Jean-Louis, le voisin de palier, qui les invite à dormir dans son salon. Au milieu de la nuit, elle le rejoint dans la cuisine. « Je suis marié, commença-t-il. Ma femme dort dans l'autre pièce... » Qu'à cela ne tienne. Il lui offre de séjourner dans la villa de sa mère en Corse où il compte la rejoindre. Elle convainc André de l'accompagner, qui ne sait plus s'il va l'avaloir ou la vomir. En route, dans la chambre des enfants d'un couple qui les héberge, elle couche avec l'ami de la famille. Manque de pot, elle oublie de lui demander de se retirer au bon moment. Ça lui vaudra de se retrouver enceinte, en Corse, attendant Ronny, à qui elle avait fixé rendez-vous dès le départ. Jean-Louis ne sait pas qu'il l'a échappé belle. Quant à Ronny, que nous n'avons rencontré qu'à la 238e page et ne retrouverons qu'à la fin,

pour que ce roman finisse enfin, l'épilogue nous apprendra que, 13 ans plus tard, il vit encore avec Sarah à La Jolla, Californie.

Je raconte de façon injuste ce récit que je n'ai pas aimé, oubliant le sombre drame de la séparation des parents de Sarah et la déchirure freudienne qu'elle cherche à panser auprès des hommes de sa vie. Parce que tous ces hommes et ces femmes du roman n'arrivent pas à exister. Elle leur pompe l'air et n'en a que pour son nombri d'enfant-fleur.

On peut faire un bon roman du simple parcours d'une goutte d'eau dans une vitre, par la seule vertu de l'écriture. Simone Piuze, journaliste de métier, nous livre un roman mal torché. Maladresse ou naïveté ? L'une et l'autre sont difficiles à excuser. Oui, c'était une belle époque ! Infinitement plus riche et plus complexe que ce roman ne le laisse croire. Ma parole, j'en étais.



La photo de famille de la francophonie, Québec, 1987.

Francophonie: questions et réponses

LA FRANCOPHONIE EN DIRECT
tome I : L'espace politique et culturel
tome II : L'espace économique
Axel Maugey
Québec, les Publications du Québec, 1987
XXV + 188 pages
et XVIII + 92 pages

MAURICE LABEL

AXEL MAUGEY, fort versé en littérature québécoise et en littérature africaine d'expression française, était tout indiqué et admirablement bien préparé pour organiser les 45 interviews qu'il a réalisées pour le Conseil de la langue française du Québec. Et cela, plusieurs années avant la tenue du deuxième Sommet de la francophonie à Québec en septembre 1987. Le projet et la méthode d'approche ne manquent ni d'originalité ni de hardiesse. Le procédé relève du journalisme de qualité. L'auteur a interviewé 45 personnalités dont 26 sur l'aspect culturel et politique de la francophonie, 19 sur l'aspect économique du sujet. Il va sans dire que les réponses des personnes interviewées sont, en général, instructives, nuancées et variées; elles sont aussi parfois décevantes et superficielles. Plusieurs personnalités ont même mordu la poussière, faute d'idées ou de connaissances précises.

Le tome I, *L'espace politique et culturel*, est le plus étoffé et le plus intéressant des deux. Il comprend, outre la préface de Gil Rémillard, ministre des Affaires intergouvernementales, les remerciements d'Axel Maugey à qui de droit, puis une introduction limpide et substantielle de l'auteur (pp. XIII-XXV). Suit la liste des 21 questions posées; à 26 personnes (pp. XXVII-XXIX), aussi directes et embarrassantes que pertinentes et complexes. Les personnes interviewées appartiennent ou appartenaient au monde de la politique comme : Robert Bourassa, René Lévesque, Jacques-Yvan Morin, Lise Bacon, Monique Vézina, Bernard Landry, Claude Castonguay, Pierre-Marc Johnson, Marcel Masse, Fernand Lalonde et alii. Parmi les écrivains figurent : Yves Beauchemin, Jean Ethier-Blais, Jacques Godbout, Naïm Kattan, Antonine Maillet, Alice Parizeau, Gaston Miron et alii. Pour ma part, je regrette l'absence d'un politologue et d'un sociologue, d'un comparatiste et

d'un linguiste dans la liste des 26.

Le tome II, *L'espace économique*, comprend, outre la préface de Pierre MacDonald, ministre du Commerce extérieur et du Développement technologique, les remerciements d'usage et une brève introduction (pp. XIII-XVI) de l'auteur. Axel Maugey a posé ici 11 questions tout à fait différentes à trois groupes distincts, à sept personnalités québécoises, à six personnalités africaines et à autant de personnalités françaises, toutes appartenant au monde des af-

fares et de l'économie. Quel dommage que l'auteur n'ait point questionné, par exemple, Gérard Parizeau et Pierre Desmarais, Léopold Sédar Senghor, un représentant, disons, de la Belgique, du Maroc ou de la Tunisie, du Liban ou du Cameroun ! Pourquoi a-t-il interviewé trois représentants du Bénin sur six de l'Afrique ? Il faut reconnaître aussi que le tome II a dû être composé un peu vite, en trois mois. Il n'empêche qu'il renferme plus d'un point de vue fort instructif.

Plus recherche qu'action

SOLIDARITÉS
Pratique de recherche-action et de prise en charge par le milieu
Jacques Beausoleil,
Claude Larivière
et Robert Mayer,
sous la direction
de Jacques Alary
Montréal, Boréal, 1988, 245 pages

MARCEL FOURNIER

PARCE qu'elle cherche à « conjuguer la logique de la recherche et la logique de l'action en passant par la

logique de l'autoformation des participants », la recherche-action soulève tout un ensemble de problèmes théoriques et méthodologiques. Membres du Groupe de recherche-action sur les réseaux de soutien et les pratiques institutionnelles (GRARSP), les auteurs de *Solidarités* présentent le résultat de la démarche qu'ils ont empruntée depuis 1981 et qui comporte à la fois une réflexion théorique et des enquêtes « sur le terrain ». En plus d'une analyse bien documentée de divers projets de recherche-action-formatrice réalisés en France et au Québec, on trouve dans leur ouvrage une évalua-

tion critique de cinq projets de recherche-action réalisés au Québec dans les domaines de la santé mentale et de la réintégration au marché du travail. Ces projets voulaient « favoriser l'implantation de la pratique de réseaux dans des établissements de nature institutionnelle » et assurer « une prise en charge collective et autonome des problèmes par les individus concernés ».

L'intérêt d'une telle étude de « pratiques de prise en charge par le milieu » est qu'elle conduit, comme on le voit dans le premier chapitre, à une réflexion sur les différentes formes de sociabilité et de solidarité qui se développent en marge des institutions étatiques : du bénévolat à l'autogestion en passant par les divers courants thérapeutiques.

La « prise en charge par le milieu » peut donc acquérir une dimension proprement politique. Pour leur part, les auteurs de *Solidarités* ne font pas le saut et, même lorsqu'ils invitent leurs collègues en service social à s'engager dans la recherche-action, ils demeurent plus près du rôle de la recherche que de celui de l'action.

Elle cause, la noble cause

FRANCIS, L'ÂME PRISONNIÈRE
Jean-Paul Tessier
Saint-Alphonse-de-Granby
éditions de la Paix, 1987

SYLVIE MOISAN

« C'EST avec les bons sentiments qu'on fait la mauvaise littérature », disait Gide. C'est la pensée qui m'est venue à l'esprit en lisant ce roman, deuxième tome d'une trilogie dont le dernier volet est encore en préparation.

Michel, le narrateur, est un ex-professeur d'une cinquantaine d'années qui fut congédié pour cause d'homosexualité. Après 15 ans d'attente angoissée, il vient de retrouver Francis, le fils de son ex-amant François, qui s'était suicidé à 17 ans, avant même la naissance de cet enfant. Francis a été élevé sans amour, dans un milieu sordide. Après s'être enfui de chez lui, il devient narcomane, alcoolique, prostitué et délinquant. Michel décide alors de l'aider à s'en sortir. Grâce à l'amour de Michel et malgré de nombreuses rechutes, Francis finira par trouver l'équilibre et le bonheur.

L'auteur, qui se présente comme un éducateur ayant des années d'expérience avec les narcomanes et les prisonniers, semble avoir écrit ce livre avec la très noble intention de nous sensibiliser à la cause des jeunes délinquants. Malheureusement,

les nombreuses maladresses dans la construction du récit, la piètre qualité de l'écriture et, plus que tout, le ton empreint d'un sentimentalisme excessif confinant à l'enflure enlèvent toute efficacité au récit.

Le narrateur a également la très fâcheuse habitude d'omettre parfois les auxiliaires et les pronoms personnels de la phrase, et ce même dans les dialogues : « Après il s'est attaché à mes pas et partagé mon destin », ou encore : « Je le saurai, si à l'autre bout du souvenir, sentirai naître un sourire. »

Michel ne manque jamais l'occasion de nous signaler sa bonté, sa grandeur d'âme et son altruisme fonciers. Heureusement, d'ailleurs, car les motivations qui le poussent à vouloir sauver l'adolescent de la prostitution pourraient nous sembler troubles. La description qu'il nous fait du beau jeune homme insiste, en effet, sur « son galbe énorme, excitant de cuir, et la superbe rondeur de ses fesses ». L'équivoque de la situation échappe complètement au narrateur car l'étalement qu'il fait de ses bons sentiments le dispense de toute introspection véritable. Sans doute en serait-il de même pour le lecteur si le livre comportait quelque qualité littéraire.

Un autre proverbe me vient à l'esprit en songeant à ce livre. Ne dit-on pas que « l'enfer est pavé de bonnes intentions » ?

Atteinte de sclérose en plaques

depuis trente ans, Monique Larouche-Thibault nous raconte sa vie de femme, d'épouse, de mère...



« Que ce livre réussisse à vous faire sourire et que, en le terminant, vous vous disiez: 'Je viens de vivre une belle histoire d'amour', quand même, c'est un tour de force. »
Christiane Charette

Un amour comme le nôtre
Monique Larouche-Thibault
14,95\$

En vente dans toutes les librairies

LIBRE EXPRESSION

William Boyd
LES NOUVELLES CONFESSIONS
Seuil
626 pages - 29,95\$

« Aujourd'hui, dans le prestigieux sillage de Graham Greene pour la question morale et d'Anthony Burgess quant au souffle, Boyd rend au roman sa dimension universelle et planétaire. »

MICHEL GRISOLIA ■ L'EXPRESS

Editions du Seuil



SUZANNE JACOB

MAUDE

« Un roman qui nous laisse muets, (...) qui nous tient au chaud, enveloppés dans un halo d'impressions et d'images qui persistent bien après la première page. » (Marie-Claude Fortin, *Voir*)
120 pages — 12,95\$



Les méandres d'une oeuvre

ELMER
suivi de
LE PÈRE ABRAHAM
William Faulkner
traduit de l'américain et préfacé
par Michel Gresset
Paris, Gallimard, 1988, 250 pages

LETTRES AMÉRICAINES

MONIQUE LARUE

EN JUILLET 1925, Faulkner, qui approche la trentaine, quitte les États-Unis sur un paquebot, dont il débarquera en Italie. Il voyagea jusqu'en décembre, tout en écrivant *Elmer*. Resté inachevé, ce roman de formation, largement autobiographique, raconte les pérégrinations européennes d'un jeune peintre américain qui se pose une grave question : comment devient-on un artiste ?

Les premiers chapitres sont presque entièrement occupés par des retours en arrière. Elmer, regardant la Sicile « à l'horizon comme une baignoire bleue flottant nonchalamment », se « redécouvre des sentiments humains » après une longue traversée. Soudain « lascivement les tubes lisses et mats, vierges et

pourtant gravides », les « pinceaux propres et innocents » de sa nouvelle boîte de peinture, il s'attarde au tube rouge.

Cette couleur l'effraie, car elle lui rappelle un incendie qui l'a marqué. Cette « scène primitive » est évoquée avec sensualité : la mère abandonnant Elmer dans des bras étrangers, son père « essayant d'enfiler un pantalon », sa soeur Jo, « les yeux secs, respirant le feu, s'en nourissant comme une salamandre ».

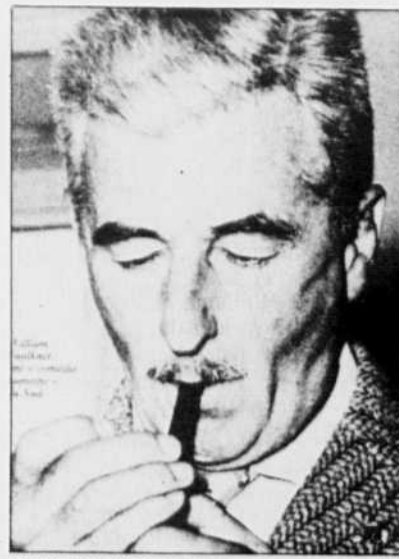
Dans les chapitres suivants, Elmer, qui n'est pas encore sorti du bateau, se rappelle son amour éconduit pour une riche jeune fille nommée Myrtle. Et Faulkner passe de la complaisance à l'ironie face à la « personnalité blonde et candide » de son personnage, petit garçon naïgère amoureux de sa maîtresse d'école, jeune homme qui a laissé derrière lui, à Houston, un bâtard et une femme aimée, maintenant mariée à un autre.

Le roman bifurque dans une intrigue secondaire concernant la vie que mènent Myrtle et sa mère en Europe, et ce n'est que cent pages plus loin que l'on retrouve Elmer à Venise. Faulkner fait alors vivre à son double un démié avec les *carabinieri*, semblable à celui qui vient de lui arriver à Gènes. Écrit avec la

technique du « *stream of consciousness* », cet épisode rocambolesque achève de nous révéler le personnage. Elmer s'y fait un ami du nom d'Angelo, qui l'accompagne à Paris.

Mais vivre en artiste ne fait pas une oeuvre. Au Louvre, Elmer se rappelle enfin sa boîte de couleurs. « Demain, demain. Il pensait à cette boîte de peinture, complète et vierge, qu'il avait traînée avec lui sur cinq mille miles. Demain, il commencerait... » Faulkner, lui, abandonnera ce personnage en morceaux, à qui il manque une histoire unifiée. Elmer ne deviendra jamais un peintre. Mais le romancier tirera de cette esquisse, de styles et d'influences mêlés, où il passe définitivement de la poésie à la prose, une nouvelle qui paraîtra plus tard sous le titre *Portrait d'Elmer*.

En 1926, de retour dans son pays natal, il commence *Le Père Abraham*. Il est cette fois ancré dans son lieu. Le récit tourne autour d'une vente de chevaux aux enchères, et introduit les Snopes, qui figureront dans les sagas à venir. Le romancier observe avec compassion ces *red-necks* « issus sans mélange d'une longue lignée de petits métiers sans ambition — d'une race qui est de la terre et pourtant déracinée ». Il s'attache à leur dialecte rude, difficile à



WILLIAM FAULKNER.

rendre en français, qui contraste avec le lyrisme d'une prose par ailleurs accordée à la luxuriance naturelle du Sud, et à la lumière du crépuscule chère à l'auteur de *Lumière d'aout* : « La terre était toujours comme en rêve : mystérieuse, enchantée, tel un accord assourdi ou tenu en suspens avant que de naître : le rythme grave et tragique du monde. »

LA VITRINE DU LIVRE

GUY FERLAND

ESSAI

Marcel Rioux, *Une saison à la Renardière*, l'Hexagone, coll. « Essai », 96 pages.

AU DÉPART, l'auteur de *La Question québécoise* voulait écrire une sorte de bilan de ses idées sur divers sujets. Il a plutôt écrit une chronique qui s'étend de mai à octobre 1986. Au fil des jours, il commente l'actualité, analyse des lectures et brosse un portrait désespérant de l'américanisation grandissante de la société québécoise.

NOSTALGIE

Pierre Trottier, *Ma dame à la licorne*, l'Hexagone, coll. « Itinéraires littéraires », 184 pages.

« J'AI CONNU une femme dans ma vie, une femme qui se voulait cause et fin, tout à la fois. Elle me brûlait la chandelle par les deux bouts. Elle s'appelait Nostalgie. J'ai mis les pieds dans les siens, qui sont devenus les miens. » Ainsi débute cet essai d'un ancien ambassadeur canadien. Tout en racontant des péripéties de sa vie d'ambassadeur et des anecdotes de sa vie privée, Pierre Trottier tente de concilier les oppositions entre l'homme et la femme et entre le Canada et le Québec.

CINÉMA

John Briley, *Cry Freedom. Le cri de la liberté*, Belfond, 247 pages.

LE 12 septembre 1977, Steve Biko, fondateur du mouvement de la Conscience noire, mourait

Joëlle Morosoli
Le Ressac des ombres
Roman



dans les prisons sud-africaines. Donald Woods, rédacteur en chef d'un journal libéral, se transforme en accusateur public. Ce livre retrace l'amitié entre ces deux hommes en lutte contre l'apartheid. Ce document a été adapté pour le cinéma par Sir Richard Attenborough, en étroite collaboration avec Donald Woods.

ROMAN

Joëlle Morosoli, *Le Ressac des ombres*, l'Hexagone, coll. « Fictions », 184 pages.

LA NUIT, Laurent circule inlassablement d'une chambre à l'autre dans un manoir dont il a hérité à la mort de ses parents. Sa vie nocturne est réglée par Berthe, sa gouvernante, qui lui a aussi servi de mère. Ernest, le domestique, est inquiet. Comme à chaque été, Mathilde, la soeur de Laurent, vient habiter le manoir. Mais sa gaieté succombe devant la tristesse de Laurent et ne subsistent plus que les ombres du passé.

Fynn, *Le Cahier d'Anna*, Seuil, 61 pages.

ANNA, c'est cette petite fille de six ans qui s'entretenait avec « *Mister God* » comme s'il s'agissait d'un bon ami. Elle trouvait



Dieu « dans les choses les plus isolées : ticket de tram, l'herbe, les mathématiques, et même dans la crasse de ses mains ». Fynn nous avait raconté l'histoire d'Anna dans *Anna et Mister God*. Il nous transmet aujourd'hui les seuls biens conservés d'Anna : les fragments de ce qu'elle avait écrit dans sa quête incessante de la beauté.

HUMOUR

Alfred Sauvy, *Aux sources de l'humour*, éditions Odile Jacob, 346 pages.

FAIRE un livre sérieux sur l'humour est déjà quelque chose de comique. Lorsque l'auteur est un grand économiste et démographe de réputation mondiale, cela devient carrément drôle. Et lorsqu'il met en exergue à son « traité » cette citation d'Einstein, on ne peut plus se retenir de rire : « La seule chose absolue, dans un monde comme le notre, c'est l'humour. » Mais faisons attention, car, comme l'indique Robert Escarpit dans sa préface, « l'humour est, avant tout, une façon de vivre, de voir et de faire voir le monde qui n'est pas nécessairement comique ». Cette encyclopédie de l'humour — qui seul Sauvy pouvait élaborer — fournit à chacun l'antidote spécifique du pessimisme, de la mauvaise humeur, de l'intolérance », comme le signale Georges Elgozy dans sa préface (une autre !).

SCANDALE

Sydney D. Kirkpatrick, *Meurtre d'un cinéaste. La vérité sur l'affaire qui secoua Hollywood*, Calman-Lévy, 271 pages.

EN 1922, le réalisateur William Desmond Taylor fut abattu d'un coup de revolver. Le crime ne fut jamais résolu. Plus de 40 ans plus tard, le grand réalisateur King Vidor décida de mener une enquête dans le but ensuite de tourner un film. Non seulement décida-t-il de ne pas tourner de film, mais il se tut sur les découvertes de son enquête. C'est Sidney Kirkpatrick, le biographe de Vidor, qui découvrit le pot aux roses et dévoila toute l'affaire.



De la barbarie civilisée à la civilisation barbare

DIRECTION STALINO
Marcel Sztarfrowski
avec Christophe Gallaz
Lausanne, éditions 24 Heures
et Paris, Payot, 1987, 228 pages

JE ME SUIS ÉVADÉ
D'AUSCHWITZ
Rudolf Vrba avec Alan Bestic
Paris, Ramsay, 1988 400 pages

LETTRES ÉTRANGÈRES

ALICE PARIZEAU

LES PAGES de calendrier tournent, les années passent et pourtant les cicatrices laissées par la dernière guerre mondiale demeurent douloureuses. Au chapitre de la civilisation barbare, il s'agit des camps soviétiques dont les bourreaux impunis continuent à vivre quelque part sans risquer d'être inquiétés et jugés pour leurs actes. Les vaincus ont défilé devant le tribunal de Nuremberg, les vainqueurs n'ont pas eu à faire leurs comptes.

Dans *Direction Stalino*, Marcel Sztarfrowski raconte sa vie gâchée, sa déportation en Sibérie, la saleté, le froid, la cruauté, la maladie et le sort de millions de femmes, enfants et hommes, réduits à l'état d'esclaves. À l'instar de Michel Solomon, cet écrivain d'ici dont le remarquable livre *Magadan* a été traduit en plusieurs langues, Marcel Sztarfrowski ne cesse à aucun moment de réfléchir, de penser et de chercher la justification de l'abominable injustice dont il est victime. Polonais, il a été arrêté chez lui, emmené pour quelques heures d'interrogatoire, puis exécuté sans aucune autre forme de procès dans un camp de concentration.

Des personnages étonnants défilent dans son récit, juifs, chrétiens, orthodoxes et protestants, jeunes et vieux, des scènes se succèdent et l'auteur parvient à rendre d'une façon magistrale cet univers où la méfiance et le mensonge sont de règle, où, pour survivre, il faut savoir user de prudence, compter chaque mot, chaque phrase et ne faire confiance qu'à quelques rares amis.

Ce qui est particulièrement tragique, c'est que Sztarfrowski ne parvient à se libérer de cet univers de suspicion qu'à la fin de sa vie. Patiemment, malgré des difficultés innombrables, malgré les risques, il avait rédigé « 891 feuilles quadrillées, manuscrites, au crayon, en caractères d'une imperturbable régularité », mais c'est en 1983 seulement qu'il les remet à un quotidien de Lausanne, où il ne connaît d'ailleurs personne et où personne ne le connaît. Un journaliste, Christophe Gallaz, s'y intéresse et rédige à partir de là le livre *Direction Stalino*.

Et c'est ainsi que Marcel Sztarfrowski, mort de cancer le 19 mars 1985, n'aura même pas la consolation de tenir entre ses mains ce bouquin, l'histoire de son existence au cours de laquelle il n'a pu connaître ni la joie, ni l'amour, ni la liberté.

On a beau parler désormais de « *glasnost* » et de « *perestroïka* », des livres comme celui-ci qui relatent la civilisation barbare ne cesseront jamais de faire planer une menace sur l'avenir et de constituer une mise en garde que personne n'a droit d'ignorer, en Europe comme en Amérique.

Au chapitre de la barbarie civilisée à l'allemande, voici un autre livre qu'on ne peut ignorer : *Je me suis évadé d'Auschwitz*, d'Alan Bestic et Rudolf Vrba. Certes, il ne s'agit plus de la menace tangible puisque l'Al-

lemagne vaincue, divisée en deux, paie ses dettes et accepte de juger ses bourreaux, mais de l'Histoire qui ne s'efface pas. Car on ne cessera jamais, sans doute, de se demander comment on a pu créer, à la faveur du fascisme et de l'antisémitisme, de pareilles caricatures sinistres de ce qu'il est convenu de considérer comme un être humain et comment des hommes tels que Rudolf Vrba, le Slovaque, ont pu résister, survivre et s'évader. Avec son ami Franz Wetzler, Vrba a réussi, en outre, à faire des relevés, à mémoriser des milliers de noms et à les communiquer, en ce printemps de 1944, en espérant arrêter ainsi l'horrible holocauste.

Rassurés, les deux fugitifs ont l'impression d'avoir accompli leur mission jusqu'au moment où une femme leur avoue en pleurant que les wagons à bestiaux continuent à traverser Zilina et que les déportés,

juifs, Hongrois, Polonais, partent pour Auschwitz. C'est plus tard, beaucoup plus tard, que le rapport de Rudolf Vrba et de Franz Wetzler servira de pièce d'accusation au procès des criminels de guerre à Nuremberg et finalement, en 1963, le livre paraîtra en Grande-Bretagne et aux États-Unis.

Fait surprenant, c'est cette année seulement, soit un quart de siècle plus tard, que *Je me suis évadé d'Auschwitz* est lancé en français aux éditions Ramsay, dans une traduction de Jenny Plocki et Lili Slyper. Pourtant, Rudolf Vrba étant désormais professeur à l'Université de Vancouver, on aurait pu s'attendre à ce que son livre, intitulé en anglais *I Cannot Forgive*, paraisse dès le début au Canada en deux versions, française et anglaise. Quoi qu'il en soit, c'est certainement un ouvrage à lire et à méditer, ici comme ailleurs...

Allez savoir ce qu'on va lire...

OTTAWA (PC) — Les Canadiens dépensent des millions de dollars en livres, mais les maisons d'édition n'ont que très peu de moyens de prédire ce que le public achètera.

Tenter de discerner les tendances à long terme du marché est une entreprise impossible, affirment les représentants de l'industrie du livre. L'industrie n'a pas les moyens de faire des recherches poussées, explique récemment un porte-parole de McClelland & Stewart, l'une des mai-

sons d'édition les plus connues au Canada.

La sélection des titres de la saison suivante repose essentiellement sur l'expérience de l'éditeur et... sur une bonne dose de joute, plutôt que sur des études de *marketing* très poussées.

Mais un nouveau programme universitaire spécialisé en édition pourrait venir remédier à l'absence de données précises sur les intérêts des lecteurs canadiens.

Le Centre canadien d'études en édition, mis sur pied à l'université Simon Fraser, en Colombie-Britannique, offrira dès l'automne 1989 le premier programme complet d'études universitaires spécialisées en édition au pays.

Doug Gibson, qui participe à la confection du programme d'études, espère que les recherches effectuées dans ce programme pourront combler les lacunes en matière d'information et de statistiques sur le marché du livre au Canada.

Statistique-Canada a révélé que les Canadiens ont dépensé \$ 111 millions en ouvrages destinés au grand public, en 1986-87. La même année, on a importé pour \$ 467,5 millions de livres, quoique tous ces volumes n'ont pas nécessairement été vendus en librairie.

À donner le vertige

L'ADALGISA
Croquis milanais
Carlo Emilio Gadda
traduit de l'italien et présenté
par Jean-Paul Manganaro
Paris, Le Seuil
coll. « Le don des langues »
1987, 287 pages

JEAN CHAPDELAIN GAGNON

ON SORT tout ébouriffé de la lecture de *L'Adalgisa*. Sous-titrée *Croquis milanais*, cette oeuvre de Carlo Emilio Gadda tient à la fois du recueil de nouvelles et d'impressions, du roman et de la fresque.

Plus que des récits et des descriptions, ce sont des instants, des fragments de vie que cet auteur, né en 1893, nous offre ici, dans toute leur fébrilité, leur insaisissabilité, et que ne lient parfois que des fils très ténus et des personnages qui, s'ils réapparaissent ici et là, ne se livrent et ne se reconnaissent donc que difficilement.

Et véritable magicien du verbe, Gadda puise tout autant aux langues vernaculaires, aux jargons scientifiques qu'à la prose poétique, mais surtout à une imagination intarissable et à un vocabulaire des plus étendus.

Ces aperçus, ces instantanés qu'il nous donne dans des portraits de Milanais et de leur ville nous restent aussi nettement en mémoire que des souvenirs vécus. Qu'il s'agisse de jeunes cyclistes de « Nuit de lune », véritable poème, parmi lesquels pourrait se trouver Bruno qui passe et repasse à vélo devant Elsa et Adalgisa dans « Au parc, un soir de mai » ; de la maison labyrinthique de « Il eut quatre filles et chacune fut reine » ; de la bibliothèque tout aussi affolante de « Moments perdus » ; des démenagements imposés par l'érection de nouveaux immeubles ou des petits commerçants ruinés par des banquiers peu scrupuleux dans « Quand le Girolamo a fini... » ; ou encore de la société snob, hautaine

de « Claudio désapprend à vivre » qu'on retrouve, mais multipliée et élargie, dans « Un "concert" de cent vingt professeurs » où le « concert » — ou plutôt la cacophonie — est le fait des spectateurs qui se précipitent en direction de la salle de spectacle, qui s'y bousculent pour y occuper les meilleures places, dans une danse échevelée qui rappelle *La Valse* de Ravel ; ou enfin, des collections abracadabrantes de Carlo et des talents d'Adalgisa, cantatrice qui dut jadis son succès mitigé bien davantage à sa gorge plantureuse qu'à sa voix...

Une oeuvre guère facile d'accès, mais qui colle à la société dont elle veut rendre compte, société en proie à l'éclatement, au premier quart de ce siècle. Une oeuvre qui n'est pas sans parenté avec les symphonies d'un Mahler, que traverse un grand rire souterrain et sardonique et que tempèrent des pages d'un lyrisme non moins étonnant qu'envoûtant.

LE PETIT DEVOIR
LE CAHIER DES LÉZ

Un cahier spécialement conçu pour les 6 à 12 ans

Un véhicule publicitaire de choix pour des publicités choisies!

Réservations publicitaires (514) 842-9645

Un bon roman cousu main

UNE SAISON DE FEUILLES
Madeleine Chapsal
Paris, Fayard, 1988, 405 pages

LE FEUILLETON

LISETTE MORIN

PARMI les « best-sellers attendus et inattendus », pour emprunter un titre de rubrique au magazine *Lire*, les livres de Madeleine Chapsal ont souvent tenu, depuis 1984, la première place. Il y eut — et ce n'était pas vraiment un roman, mais les suivants le furent-ils davantage ? — *Envoyez la petite musique*... puis *La Maison de jade* en 1986, et, dans la même veine quasi autobiographique, à ce que m'ont révélé des amis, *Adieu l'amour* en 1987.

Pourquoi, alors que la curiosité sinon l'intérêt me contraînt d'ordinaire à y aller voir de plus près, me suis-je abstenue ? Peut-être bien parce que la prestation de l'auteur, sur le plateau de Bernard Pivot, ne m'avait ni séduite ni surtout convaincu de son talent. Il y a aussi ce sixième sens qui tient lieu, pour les lectrices et les lecteurs avertis (ou qui se croient tels...) de réflexe d'autodéfense. Quoi qu'il en soit, je n'ai lu aucun des ouvrages précédents qu'a signés Madeleine Chapsal avant ce tout dernier : *Une saison de feuilles*.

En introduction du feuilleton, je signalais l'autre semaine quelques recettes qui réussissent fort bien aux auteurs de l'année. Qui exploitent notamment les thèmes de la gemellité (Tourner le faisait déjà avec *Les Météores*, en 1975), de

l'inceste, de l'homosexualité et même du sida. On doit dorénavant ajouter la maladie d'Alzheimer à la panoplie des bons sujets. C'est de cette dégénérescence des facultés mentales qu'est morte la mère d'Annie Ernaux (*Une femme*). Et la comédienne, la grande star dont Madeleine Chapsal vient de faire l'une des héroïnes de son roman, en est également et brutalement atteinte, au début de la cinquantaine.

Il faut, cependant, se garder de confondre le récit, d'une émouvante sobriété, qu'Ernaux nous a donné, à partir des événements de la vie, de la vieillesse et de la mort de sa « vraie » mère, et le roman qu'est *Une saison de feuilles* et cette Hedwina Vallas, une actrice éblouissante qui a non seulement réussi sa carrière mais également... sa fille, non moins belle et éclatante, au prénom claudélin de Violaine, promise à des succès sur une tout autre scène, celle du monde des affaires. Tout semble donc réglé, programmé, pour ces deux superbes créatures, la mère et la fille qui s'adorent et s'admirent mutuellement, quand la machine, abruptement, se grippe, au retour de Suisse de la brillante étudiante, barde de diplômes, et déjà fiancée à un riche industriel. Tout le processus, hélas ! trop bien connu et si souvent décrit par les proches de gens frappés du même mal, fera bientôt de la grande star du cinéma et du théâtre une grabataire. Et de sa fille, une infirmière qui se voue entièrement à cette mère chérie, lui sacrifiant son mariage, sa vie professionnelle et amoureuse.

Le roman est habilement construit. Il s'appuie, pour la maladie

d'Hedwina, sur une documentation sans aucun doute sérieuse et puisée aux meilleurs sources médicales. Il fait aussi la part très large à ce métier, devenu lui aussi très « romanesque », qu'est celui de l'analyste-programmeur. On fait joujou avec les ordinateurs, on compte même sur ce travail, qui peut s'exercer à contrat, pour assurer la vie de Violaine, de sa mère et de la servante au grand cœur, pré-nommée Marliou.

D'où vient que, submergée dans ce climat débilissant — une mère qui s'enfonce de jour en jour, et irrémédiablement, dans l'inconscience — j'en arrive à m'étonner, lectrice sceptique, des évasions que s'accorde, de temps à autre, la toujours si belle Violaine, mais surtout de ce qu'elle choisit, non seulement comme gagne-pain, mais comme distraction, la fréquentation des passionnés de l'informatique. « Ceux qui travaillent quotidiennement sur ce genre de machines, écrit l'auteur (p. 214), savent à quel point elles ont leurs bons et leurs mauvais jours, fluctuations d'humeur qu'ils ne savent à quoi attribuer, sinon à l'influence humaine (sic), qui fait "retour". En fait, les ordinateurs renseignent sur l'état d'esprit de leurs utilisateurs, et si Etienne [je vous apprendis que c'est le nom de l'ordinateur...] semblait avoir de la sympathie pour elle, c'est que Prince aimait Violaine ». C.Q.F.D.

Autre illustration du style de Madeleine Chapsal ? « Par la fenêtre de sa loge, le concierge considéra le grand et beau jeune homme noir qui embrassait la jeune femme blonde avant qu'elle ne monte dans sa voiture. C'étaient les "nouveaux



Photo Ulf Andersen / Fayard

MADELEINE CHAPSAL.

Il s'en étonnait encore.

Je suis pour ma part, lectrice incrédule, beaucoup plus étonnée par cette sorte de roman, qui n'est sans doute pas une « harlequinade », mais dont certains chapitres évoquent irrésistiblement l'univers rose de Mrs Barbara Cartland. C'est la même « idéalisation » du physique des personnages, et surtout de leur garde-robe, décrite avec une très grande complaisance.

L'éditeur, qui connaît bien son métier, nous parle en prière d'insérer d'une « éducation sentimentale » pour la si dévouée Violaine. Ô mânes de Flaubert ! ne quittez surtout pas l'au-delà, la descendance du grand romancier n'est pas assurée. Et nous n'aurons pas encore cette année la Bovary de l'ère informatique.

Ah! Besson

AH! BERLIN
Patrick Besson
Paris, Barrault, 1988

LETTRES FRANÇAISES

MARIE-CLAIRE GIRARD

APRÈS *Dara* (Grand Prix du roman de l'Académie française) que j'avais bien aimé, et *Salade russe*, un recueil de petits textes drôles, incisifs et charmants, Patrick Besson nous arrive avec *Ah! Berlin*, un livre qui comprend deux récits totalement farfelus, follement abracadabrants et qui confirme ce que l'on savait déjà : cet auteur sait allier un ton inimitable et le sens de la dérision pour nous concocter des histoires de fous dans lesquelles on embarque avec un plaisir sans mélange.

Le premier récit, qui donne son titre au livre, raconte l'histoire d'un soldat français cantonné à Berlin qui tombe amoureux d'une belle Allemande (comme il se doit) qui, elle, n'en a que pour le pâtissier du régiment. Morgenstein (son père est un riche juif) se rabat sur Hélène, qui donne des leçons de français à Berlin, déserte cependant à cause de sa belle Allemande, se fait épouser, s'en va en prison et finit par épouser Hélène. Avec qui, d'ailleurs, il est très heureux. Morgenstein retrouvera, un jour, sa séduisante Berlinoise dans des circonstances fort

amusantes que je m'interdis évidemment de vous révéler.

« Kattouchka », l'autre récit, nous fait connaître les deux frères Kundera, pianistes virtuoses d'Europe de l'Est, en tournée aux États-Unis. Bien sûr, tout le monde, y compris les douaniers, les policiers et les bandits, leur demande s'ils sont apparentés à l'écrivain. Ce à quoi ils répondent que c'est leur grand-père, leur oncle ou leur cousin, selon l'inspiration du moment. Il y a aussi une jolie attachée de presse du *Carnegie Hall* qui se retrouve aux prises avec ces deux obliques, une ténébreuse histoire d'espionnage et de KGB et une fin tout à fait plaisante qui nous fait refermer le livre en souriant aux anges.

On a compris, sans doute, que c'est réussi. Patrick Besson peint des personnages détachés de tout, un peu paumés sur les bords, un peu lâches et très peureux qui se retrouvent dans des situations totalement embarrassantes et qui s'en sortent avec un air dégagé. Les Morgenstein et Kundera de Patrick Besson maîtrisent aussi l'art de mettre les clichés sens dessus dessous et de faire ainsi un immense plaisir au lecteur qui suit, abasourdi, leurs haletantes péripéties. Des faiblesses de la nature qui s'abandonnent à tous leurs penchants coupables avec une joyeuse absence de remords, ce qui nous les rend d'autant plus sympathiques, d'ailleurs. Tiens, je suis sûre que Patrick Besson doit leur ressembler un peu.

NOUVEAUTÉS VLB

<p>L'ÎLE de Marie-Claire Blais Des hommes, des femmes se retrouvent sur une île, faite de plages, de mer et de soleil, comme échoués pour la vie, pour la mort. Ils partagent un même destin, qu'ils soient blancs ou noirs, jeunes ou vieux, dans la marge ou dans la norme, sur cette île que tous les fleaux modernes attaquent. Un texte fort et bouleversant! 88 pages — 9,95 \$</p>	<p>THÉÂTRE L'ÎLE de Marie-Claire Blais Des hommes, des femmes se retrouvent sur une île, faite de plages, de mer et de soleil, comme échoués pour la vie, pour la mort. Ils partagent un même destin, qu'ils soient blancs ou noirs, jeunes ou vieux, dans la marge ou dans la norme, sur cette île que tous les fleaux modernes attaquent. Un texte fort et bouleversant! 88 pages — 9,95 \$</p>
<p>FUGUES POUR UN CHEVAL ET UN PIANO de Hervé Dupuis Une pièce sur la passion coupable. Un fils retrouve son père après six ans d'absence. Entre hommes, la tendresse est toujours difficile, souvent violente. Un texte dramatique puissant, sans complaisance, préfacé merveilleusement par Robert Lalonde. 108 pages — 9,95 \$</p>	<p>ROMAN, NOUVELLES L'IDÉE FIXE de Pablo Urbanyi Un roman baroque, dans la plus pure tradition latino-américaine, où se mêlent l'essai philosophique, l'utopie joyeuse et la satire sociale. Un plaidoyer pour la paix perdue, une condamnation de la stupidité irrémédiable de l'homme hyper-civilisé, perdu dans la jungle des signes. 274 pages — 16,95 \$</p>
<p>VERTIGE CHEZ LES ANGES de Marc Sévigny D'un parking souterrain à une ville assiégée par des chiens, en passant par une île sortie du néant et les tracés sinués d'un électro-encéphalogramme, le fameux miroir cher à Cocteau est franchi. Treize nouvelles qui font du trépas à la frontière du fantastique et de l'anticipation. 156 pages — 14,95 \$</p>	<p>ESSAIS POUR UNE POLITIQUE de Georges-Émile Lapalme Voici le document qui servira à élaborer le « programme » de la Révolution tranquille. Georges-Émile Lapalme y propose, entre autres, la création d'un ministère des Affaires culturelles et d'un ministère de l'Immigration et il trace les grandes lignes d'un État moderne et démocratique au Québec, tourné vers l'avenir et la prise en main de son destin. 354 pages — 18,95 \$</p>
<p>POUR GUÉRIR DU MAL DE MÈRE de Raymond Hétu La tradition nous enseigne le respect de nos parents. Mais qu'en est-il du respect de l'enfant ? Pour ceux et celles qui portent en eux des traces d'humiliation, d'incompréhension, de rejet de la part de leurs parents, ce récit saisissant et plein d'émotion oppose un refus à l'oubli. Un ouvrage sur l'enfance malheureuse à lire sans faute! 120 pages — 12,95 \$</p>	<p>BEST-SELLER MYRIAM PREMIÈRE de Francine Noël Le roman qu'il faut lire cet été ! Un roman intelligent, séduisant, drôle, émouvant. « Un des trois ou quatre grands romans de la décennie. » Réginald Martel, <i>La Presse</i>. 513 pages — 19,95 \$</p>

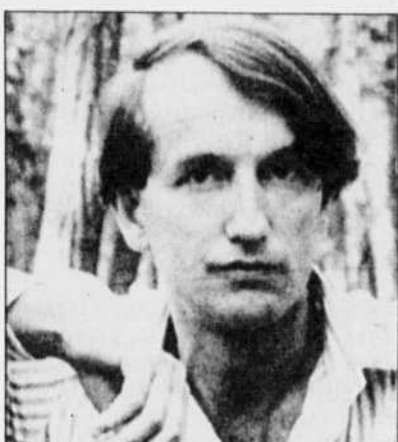


Photo Ulf Andersen / Seuil
PATRICK GRAINVILLE.

Babel, Californie

L'ATELIER DU PEINTRE
Patrick Grainville
Paris, Seuil, 1988, 395 pages

PAUL GAGNÉ

PATRICK GRAINVILLE est un écrivain au métier sûr (il a remporté en 1976 le prix Goncourt pour *Les Flamboyants*), dont le trait caractéristique est maintenant connu : une plume bien pendue, pour ne pas dire « diluvienne », au service d'une très

nette passion pour l'anatomie humaine. Son oeuvre, à en juger par *L'Atelier du peintre*, son dernier roman, commence, cependant, à marquer le pas.

Là où *Le Paradis des orages*, son roman précédent, constituait une véritable apologie de la perversion, vue comme expression d'une santé verte et magnifique, *L'Atelier du peintre* se contente, sous le couvert d'une réflexion sur l'esthétique des corps, d'exploiter le filon, flirte avec la ré-

pétition et pousse trop loin une expérience déjà à la limite.

Fatigué d'une Europe dont la trop longue histoire l'opresse, Le Virginal (anagramme de Grainville) est venu chercher refuge à Venise, en Californie. Dans son atelier, il recueille de jeunes délinquants qu'il a tôt fait de convertir en modèles ou en élèves.

Sur cette arche du Noé se nouent d'étranges relations : le maître, personnage odieux et excessif, à ses chouchous, ses ennemis, ses maîtresses. C'est, d'ailleurs, un disciple poussé à bout qui, d'un coup de poignard, mettra un terme à la vie du tyran et à l'interminable première partie de la narration. Dans la seconde, heureusement beaucoup plus courte, Horace, élève favori et successeur désigné du disparu, rend compte, dans une langue qui ressemble à s'y méprendre à celle du maître (mimétisme oblige), des circonstances du meurtre et des doutes qu'il entretient sur lui-même.

Malgré quelques observations intéressantes sur le rapport conflictuel d'un artiste à l'Europe et sur l'Amérique (Le Virginal écrit, au cours d'un séjour en Italie, « Los Angeles a tué ses mères, ses pères. Nul ancêtre là-bas. Mais d'éternels commémorations. Ici, tout est crasse d'ancêtres et macabre poussière »), le récit consiste, pour l'essentiel, en un étalage de chair glorieuse ou déçue, d'étreintes crûment décrites.

Il n'y a pas dans le texte d'autre fil conducteur que cette omniprésence des corps : seuls quelques faits divers (« happening » artistique, tremblement de terre), artificiellement greffés au reste, préservent l'ensemble du vide événementiel.

Quant à la réflexion sur l'art (Le Virginal est un émule de Rembrandt et de Van Eyck, rien de moins), elle ne suffit pas à tirer de la vulgarité le très lourd édifice verbal que forme *L'Atelier du peintre*.

Grainville possède un vocabulaire stupéfiant : se bousculent, dans le récit, des flots torrentiels de mots d'argot (« Les deux mioches en sont tout camés de stupeur »), de mots empruntés (« flash d'information », « goulue de girls »), de mots inventés (« espionnite », « cervelleux », « hur-lades »). Le plus souvent courtes, les phrases se pressent, se chevauchent, s'agglutinent en une masse indigeste, d'où émergent, Dieu merci ! quelques trouvailles : « Bravo fille... trotte ton chemin belle centauresse, tandis que le vieux faune se fane ».

Babel de mots et de figures esquissées, *L'Atelier du peintre* est une oeuvre dont la « surabondance fébrile » ne peut racheter une construction dramatique à peu près inexistante et un contenu narratif indigent.

La gauche en procès

LE FIGUIER
François Maspéro
Paris, Le Seuil, 1988, 379 pages

JEAN-FRANÇOIS CHASSAY

LES AMATEURS de romans à clés saliveront de bonheur en lisant *Le Figuier*. Ils pourront toujours prendre le premier tome de *Génération*, de Hamon et Rotman, et chercher à découvrir qui se cache derrière les principaux protagonistes de ce second roman de François Maspéro, qui commence avec la guerre d'Algérie et se termine avec la mort du « Che » Guevara. Pourtant, il est loin d'être sûr qu'il soit nécessaire de s'imposer cet exercice. Plus que des personnages singuliers, Maspéro s'intéresse à une époque dont il fait le procès, impitoyablement.

Le narrateur, François Serre, ouvre en 1955 une librairie qui portera le nom de La Vie, espace de rencontres et d'échanges intellectuels au premier chef. Son ami Manuel Bixio le secondera et lancera ses pro-

pres éditions, qui serviront à défendre les causes « subversives ». C'est lui également qui introduira dans la librairie les plaquettes de poésie de l'imprimeur-éditeur Felipe Gral, responsable de la maison du Figuier. Les événements politiques surgiront

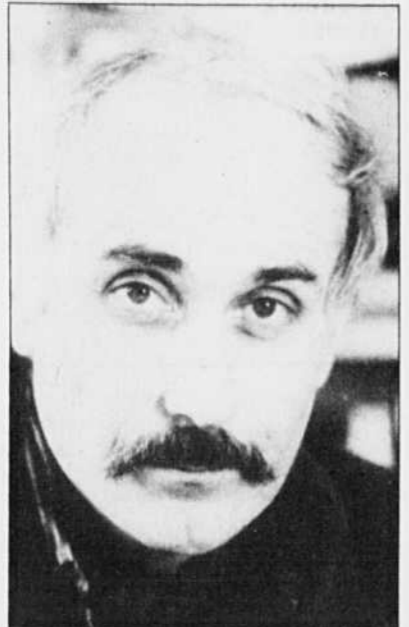


Photo Anaik Frantz / Seuil

FRANÇOIS MASPERO.

à travers les destins entrecroisés de ces trois hommes et de Mary, jeune photographe qui choisira la lutte armée et trouvera la mort, en mai 1967, dans un pays d'Amérique latine.

Des réminiscences de la guerre d'Espagne à l'épopée cubaine, la plupart des grands conflits qui ont marqué la gauche en Occident au 20^e siècle se retrouvent ici. C'est, cependant, la guerre d'Algérie qui occupe le plus d'espace. Les Français n'ont pas encore réussi à faire avec la guerre d'Algérie ce que les Américains ont réalisé à propos de la guerre du Viêt-nam : crever l'abcès, oser évoquer — non sans complai-

sance parfois — les moments les plus noirs de leur histoire récente.

Ne serait-ce que pour cela, le roman de Maspéro est une réussite. Sans se laisser emporter par la passion, comme s'il dressait un constat, le romancier évoque l'horreur, la torture, la bêtise et, surtout, l'indifférence et l'apathe de la majorité de ses compatriotes. La société française est passée au laminé. En ce sens, *Le Figuier* rejoint le remarquable premier roman de Yann Queffélec, *Le Charme noir*, paru il y a quelques années. Maspéro a écrit un roman de l'exil, celui de ceux qui ne reconnaissent plus leur propre pays et cherchent ailleurs une raison d'espérer, avec parfois une certaine dose de naïveté.

Ce cheminement historique aurait pu verser dans la chronique banale mais *Le Figuier* offre, en réalité, deux pôles d'intérêt. Outre son caractère politique, le roman est aussi une histoire de textes. Du travail du libraire à celui de l'éditeur à celui du journaliste, le lecteur a droit à toutes les étapes qui mènent du travail de conception jusqu'à la publication. L'apprentissage d'éditeur de Manuel lui permet de découvrir « le plaisir, parfois même le trouble charnel que procure le contact du plomb, son poids, sa douceur, quand il se réchauffe comme un corps vivant [...] sous la paume » ; quant à François Serre, ne rêve-t-il pas de « connaître tout ce qui vit derrière les signes » pour en savoir « l'épaisseur, la texture, les couleurs » ?

La passion de l'imprimé rejoint ici une volonté d'action, l'obsession de faire changer les choses. Un même besoin, en définitive : ne pas oublier, conserver la mémoire du monde, pour ne pas laisser les choses s'ossifier. Dense et érudit, *Le Figuier* est finalement un voyage au pays de l'intégrité, de la fidélité à un rêve ou à une passion. Cela ne va pas de soi et c'est pourquoi il faut saluer ce roman comme une réussite.

100,000 bibliophiles

GENÈVE (AFP) — Le Salon international du livre et de la presse de Genève, qui a fermé ses portes dimanche soir dernier, a reçu un peu plus de 100,000 visiteurs en cinq jours pour sa deuxième édition (contre 84,000 en 1987).

Ce succès croissant était déjà perceptible dans l'augmentation du nombre d'exposants passé à 750, venus de 41 pays (contre 450 pour la première édition).

Le prix Jean-Jacques-Rousseau du salon a été remis à l'archevêque de Paris, Mgr Jean-Marie Lustiger, pour son livre *Le Choix de Dieu*. Le prix de la bande dessinée a été attribué au dessinateur français Jano.

(...) un talent exceptionnel de raconteur, (...) un récit symphonique d'une grande beauté...
Jean-Roch Boivin, *Le Devoir*

540 pages
24,95 \$

Noël Audet

L'Ombre de l'épervier

L'Ombre de l'épervier
Noël Audet

M. Audet, (...) à vous le labour et ses bonheurs; (...) à moi et à d'autres l'usufruit de votre beau chef-d'œuvre
Réginald Martel, *La Presse*

AUX ÉDITIONS SQUEBEC / AMÉRIQUE

La musique en pages

Des catacombes au « labyrinthe »

HISTOIRE DE LA MUSIQUE OCCIDENTALE
sous la direction de Jean et Brigitte Massin
Paris, Fayard
coll. « Les Indispensables de la musique »
1987, 1314 pages

GUIDE DE LA MUSIQUE DE PIANO ET DE CLAVECIN
sous la direction de François-René Tranchefort
Paris, Fayard
coll. « Les Indispensables de la musique »
1987, 869 pages

GILLES POTVIN

LE PRÉSENT ouvrage publié sous la direction de Jean et Brigitte Massin est, comme le précise l'éditeur, une « reprise, légèrement amplifiée en certaines de ses parties, du texte de l'ouvrage publié en 1983, aux éditions Messidor/Temps actuels en deux grands volumes illustrés ».

Cette nouvelle édition revue et augmentée adopte un format commode, excluant toute illustration et exemples musicaux sauf quelques planches. Ce fort volume est imprimé sur un papier suffisamment résistant et sa solide reliure offre des probabilités incontestables de durabilité, même si un ouvrage de ce genre est appelé à être fréquemment consulté.

Le couple Massin s'est entouré de 17 collaborateurs dont certains sont mieux connus que d'autres mais la contribution de tous est exemplaire, le tout arrivant à une unité de style et d'approche qui n'est pas souvent le

HISTOIRE DE LA MUSIQUE OCCIDENTALE



FAYARD
LES INDISPENSABLES DE LA MUSIQUE

cas pour des ouvrages du même genre.

Le volume s'ouvre par un « Lexique musical raisonné » qui regroupe en 150 pages toutes les données indispensables à tout profane qui veut poursuivre la lecture des 12 grandes parties, elles-mêmes subdivisées en chapitres, au nombre de 96.

Le but poursuivi par les Massin et leurs collaborateurs était de « retracer une histoire de la pratique et de l'esthétique musicales, de ses instruments et de ses règles toujours variables, de ses compositeurs surtout auxquels il est consacré, pour les plus grands de ces génies créateurs, de vastes chapitres ». Il est donc fort compréhensible, dans cette optique, que le rôle important joué par les in-

terprètes au cours des siècles soit minimisé, sinon ignoré. Les auteurs se sont davantage préoccupés de l'aspect socio-culturel de l'évolution musicale.

Fidèle à son titre, l'ouvrage ne traite que de la musique occidentale, avec une première partie qui traite « Des origines chrétiennes au 14e siècle ». Les 19e et 20e siècles sont évidemment le sujet de plusieurs chapitres et le livre s'achève par un chapitre fascinant rédigé en collaboration et auquel on a donné le titre de « Deuxième 20e siècle », qui fait suite à un important chapitre consacré au jazz.

Fort justement, il nous semble, ce chapitre final porte le titre « Prospective d'un labyrinthe ». Les auteurs s'empressent à le justifier : « Comme on a déjà pu s'en rendre compte, c'est un véritable labyrinthe de tendances qui se dessine au travers des créations de la génération de compositeurs nés autour de 1925. Il se ramifie plus encore avec les compositeurs nés dans les décennies suivantes. Toutefois, une idée semble bien prédominer à travers ce labyrinthe, celle de la relativité des systèmes... Jamais l'écart entre les voies d'approche de la composition musicale n'a pu paraître aussi grand ».

Le Canada n'occupe que 20 lignes dans cet ouvrage considérable et les seuls compositeurs mentionnés sont R. Murray Schafer, Serge Garant, John Weinzweig, Gilles Tremblay et Claude Vivier. Cela nous semble bien peu.

Le Guide de la musique de piano et de clavecin vient à la suite d'un

GUIDE DE LA MUSIQUE DE PIANO ET DE CLAVECIN



FAYARD
LES INDISPENSABLES DE LA MUSIQUE

Guide de la musique symphonique, publié également sous la direction de François-René Tranchefort en 1983 et qui mérita un prix de l'Académie Charles-Cros. Avec le concours de six collaborateurs, dont certains connus au Québec comme Harry Halbreich et Marc Vignal, Tranchefort a édifié un ouvrage imposant, vraiment un « indispensable » pour l'étudiant et tout amateur de musique écrite pour le piano et le clavecin.

Les oeuvres majeures de pas moins de 185 compositeurs, depuis François d'Agincourt jusqu'à Bernd Alois Zimmermann, sont analysées et commentées dans un style à la portée de tous, plusieurs à l'aide d'exemples musicaux.

DANS LES POUCHES

GUY FERLAND

SUR LA ROUTE

Gilles Archambault, *Le Voyageur distrait*, L'Hexagone, coll. « Typo », 152 pages.

MICHEL, un écrivain désillusionné et exclusivement épris de jazz, part sur les traces de Kerouac, un peu pour déjouer l'ennui. Mais c'est seulement à la maison, coupé du monde, à côté de Mélanie, qu'il se sent bien. Son voyage, accompagné d'un de ses plus anciens amis et d'une jeune femme fébrile, le lui apprend à ses dépens. Ce retour sur soi, par la traversée des apparences, est raconté sur un ton intimiste de dérégulation des plus efficaces.

CÉLINE

Cahiers de l'Herne, *Céline*, Le Livre de poche, coll. « Biblio/essais », 540 pages.

« CÉLINE est inadmissible et il est à souhaiter que cet état de choses dure longtemps encore », dit-on dans la présentation de ce cahier spécial consacré à Louis-Ferdinand Destouches. Les textes rassemblés dans ce recueil traitent de la vie de l'écrivain, de ses oeuvres et de ses prises de position célèbres. Des contributions prestigieuses, dont celles d'Emmanuel Mounier, Jean DuBuffet, Paul Morand, Jean-Louis Bory, Élie Faure, Robert Poulet, etc.

ROMAN

Michèle Mailhot, *Le Portique*, VLB éditeur, coll. « Courant », 167 pages.

UNE JEUNE femme éprise de liberté se questionne sur sa vocation religieuse. Réédité après 20 ans de silence, Marie-Claire Blais souligne l'actualité de ce roman dans sa préface : « L'obsession de Dieu est le sujet contemporain de ce livre, une obsession telle que nous la vivons aujourd'hui, avec ses recherches, ses tâtonnements, ses espoirs et ses cruelles erreurs; cette hantise d'une affirmation spirituelle dont souffre notre société n'est-elle pas encore partout présente, même dans ces dieux nouveaux que nous vénérions aveuglément, les dieux de la guerre et de la technologie moderne, cela, dans un culte matérialiste fondé sur la cupidité, l'avidité de chacun ? »

THÉÂTRE

Tchekhov, *La Cerisaie*, GF-Flammarion, n° 482, 186 pages.

Charles Trenet
Boum!
Chansons folles



Virgule

CAHIER DE L'HERNE
CÉLINE



CE VOLUME comprend la pièce de Tchekhov dans la traduction de Jean-Claude Carrière, des lettres de Tchekhov à propos de *La Cerisaie*, un article de Christine Hamon, « De la traduction en jeu », une biographie et une chronologie. Dans sa préface, Georges Banu interprète la pièce comme l'affrontement de l'utile et de l'inutile, en se basant sur Bataille.

CHANSONS

Charles Trenet, *Boum ! Chansons folles*, Point virgule, n° V60, 124 pages.

« ON CHANTE Trenet/ comme on danse... sur les pointes !/ Deux petits chaussons qui dansent/ sur deux petites chansons... Trenet... c'est un appel./ Appel d'air./ Appel au bonheur d'être./... Voici.../ recueillies, assemblées en un superbe bouquet/ toutes les petites fleurs bleues/ des arcs-en-ciel de ce poète de génie./ Impossible d'oublier/ le nom de l'auteur !/ On sait pour qui bat son coeur... pour vous et/ pour moi... » — Raymond Devos.

ACTUALITÉS

Édouard Masurel, *L'Année 1987 dans - Le Monde -*. Les principaux événements en France et à l'étranger, Folio actuel, n° 13, 237 pages.

CE VOLUME présente, jour après jour, les différents événements qui ont jalonné l'année 1987, tels que recensés dans le quotidien *Le Monde*. Le sommet Reagan-Gorbatchev à Washington, les tensions dans le Golfe, la crise boursière, le procès de Klaus Barbie, les « affaires » en France, le record du monde du 100 mètres battu par Ben Johnson, la mort de Rita Hayworth et celle de Marguerite Yourcenar...

APPARENCES

Jean Baudrillard, *De la séduction*, Folio essais, n° 81, 248 pages.

« LA SÉDUCTION est toujours celle du mal. » Car la séduction est trompeuse, elle a partie liée avec les apparences. Mais aujourd'hui, qu'en est-il de la séduction qui s'affiche partout et qui est même devenue un mode de vie ? De sources sacrées, elle emprunta la voix esthétique avant de sombrer dans la politique et la production sérielle. Est-ce là le destin de la séduction ou la séduction est-elle notre destin ?

Cinéma: le retour des introuvables

CAHIERS DU CINÉMA
numéros 1 à 10, tome 1
(avril 1951/mars 1952)
Paris, éditions de l'Étoile/Cahiers du cinéma, 1987, 750 pages

CAHIERS DU CINÉMA
numéros 11 à 20, tome 2
(avril 1952/février 1953)
Paris, éditions de l'Étoile/Cahiers du cinéma, 1988, 736 pages

MARCEL JEAN

INTROUVABLES depuis plusieurs années, les premiers numéros des Cahiers du cinéma sont de nouveau disponibles aux collectionneurs et aux cinéphiles. En effet, la luxueuse réédition des fac-similés des deux premiers tomes de la revue permet enfin aux lecteurs des Cahiers d'obtenir copie des premiers articles d'André Bazin, de Lo Duca et d'Éric Rohmer (qui, à l'époque, s'appelaient encore Maurice Schérer).

Imprimés sur papier glacé, reliés pleine toile, ces deux tomes, qui couvrent les deux premières années d'activité de la revue, sont des ouvrages de référence de premier ordre. Leur utilisation est, d'ailleurs, facilitée par une table des matières complète répertoriant les auteurs, les metteurs en scène et les sujets traités.

Il serait difficile, ici, d'y aller d'une recension de l'imposante masse de texte contenue dans ces deux tomes.

Il faut, cependant, préciser que, dès le premier numéro, Bazin donne le ton avec un article majeur sur la profondeur de champ, et qu'il récidive dans le troisième numéro avec un grand texte où l'analyse du *Journal d'un curé de campagne* lui permet de définir la stylistique de Robert Bresson.

Bien sûr, de tels ouvrages ne sont pas donnés : chaque tome est vendu environ \$100. Cependant, une offre



International Portrait Gallery
ROBERT BRESSON.

de lancement permet à ceux qui se procureront le deuxième tome avant

le 1er juin de bénéficier d'un rabais de \$15.

Le virus de la peur

LE CRI D'ALARME
Masters et Johnson traduit de l'américain par Robert-C. Kolodny
Paris, Le Pré aux clercs
1988, 185 pages

PIERRE CAYOUILLE

LES CÉLÈBRES sexologues américains Masters et Johnson crient à l'imposture. Comme coup d'éclat, on ne pouvait imaginer meilleur scénario. « On a écrit des dizaines de milliers de pages sur le sida à ce jour. Malheureusement, la plupart de ces écrits sont tout simplement inexacts », lancent-ils d'entrée de jeu.

Selon eux, tous ces propos « rassurants » répétant que la transmission du virus du sida, en particulier chez les hétérosexuels, ne peut se faire que par un contact sexuel intime ou par le partage d'une seringue sont le résultat d'une sorte d'imposture perpétrée par les scientifiques « dans le dessein compréhensible d'éviter une panique généralisée dans la population ».

Les deux sexologues croient que les experts sous-estiment gravement la propagation du virus du sida, en particulier chez les hétérosexuels.

Pour étayer leur postulat sur la contamination hétérosexuelle par le virus du sida, les deux sexologues ont constitué un échantillon de 800 adultes sexuellement actifs, âgés de 21 à 40 ans. Aucun des répondants n'avait reçu de transfusion sanguine depuis 1977 ou eu des rapports homosexuels ou bisexuels depuis la même année. On ne trouvait, non plus, dans l'échantillon aucun utilisateur de drogues illégales par voie intraveineuse.

La moitié de l'échantillon était constituée d'hommes et de femmes qui certifiaient poursuivre des rapports monogames. L'autre moitié était composée d'hommes et de femmes qui avaient eu au moins six partenaires sexuels par an au cours des cinq dernières années.

Il en est ressorti que la fréquence de contamination par le virus du sida dans le groupe des 400 sujets monogames se limitait à 0,25 %. Chez les non-monogames, le taux de contamination était de 5 %. Tandis que chez un sous-groupe de sujets qui avaient au moins 12 partenaires sexuels par an, le taux de contamination s'élevait à 14 % pour les femmes et 12 % pour les hommes.

Les résultats de cette étude, largement contestée par une bonne partie de la communauté scientifique internationale, donnent le ton à l'ouvrage et constituent une nouvelle preuve que les hétérosexuels, surtout ceux à partenaires multiples, ne sont pas à l'abri du sida. Bien qu'ils avouent « ne pas le faire de gaieté de coeur », les deux auteurs s'abandonnent à l'alarmisme.

Ils s'interrogent tour à tour sur les risques de contamination des réserves de sang et sur les risques de contamination par un simple baiser. Au grand dam de ceux qui s'époumonent à dissiper les craintes de la population, Masters et Johnson vont même jusqu'à affirmer qu'un contact entre la peau et un siège de cabinets (ou toute autre surface infectée) peut théoriquement suffire à transmettre la contamination du virus du sida.

Pas étonnant que l'ouvrage ait attiré à ce point la controverse.

LES 75 PREMIÈRES ANNÉES DU DEVOIR

Philippe Gingras
LE DEVOIR
Ils ont été des héros

«LE DEVOIR»
de Pierre-Philippe Gingras

Un livre de 295 pages qui retrace l'histoire du DEVOIR depuis sa fondation en 1910 jusqu'à son 75ième anniversaire en 1985.
Commande postale seulement. Allouez de 6 à 8 semaines pour la livraison.
Découpez et retournez à: Le Devoir, 75 ans, 211, St-Sacrement, Montréal, Québec H2Y 1X1

Je désire recevoir..... exemplaire(s) du livre "LE DEVOIR"
J'inclus 19,95\$ par exemplaire:
(3 \$ de frais de port et de manutention inclus dans ce prix).

NOM.....
ADRESSE.....
PROVINCE.....
CODE POSTAL.....
MODE DE PAIEMENT:
 Chèque American Express
 Master Card Visa
No. de carte de crédit.....
Expiration.....

LE PLAISIR des livres
LE PLAISIR
LE PLAISIR
LE PLAISIR
LE PLAISIR

une place de choix pour les amoureux de la littérature

Pour de plus amples informations sur les tarifs publicitaires et pour les réservations, contactez
Jacqueline Avril
842-9645

Suite de la page D-1

revues sont vendues par abonnement, les ouvrages se retrouvent dans certaines librairies générales. M. Vézina cite l'exemple du *Défi du plein emploi*, de Diane Bellemare et Lise Poulin-Simon : « Un ouvrage de 600 pages dont on a vendu 1,500 exemplaires en moins de six mois et que l'on vient de réimprimer. » Car il ne faudrait pas se méprendre. Les ouvrages de réflexion ne s'adressent pas qu'aux intellectuels : « On veut que les livres soient intéressants mais aussi agréables à lire », précise le jeune directeur. Il cite l'exemple des *Corps investis* (par le social et le politique) en précisant qu'il est intéressant d'aller voir ce qui se cache derrière tout ce qui, dans nos sociétés, fait du corps un objet idolâtre.

Bref, aux éditions Saint-Martin, on se fiche de savoir comment on reste jeune et en santé mais on publie qui s'évertue à connaître le pourquoi du comment. Mêmes préoccupations éditoriales dans *Du travail et de l'amour*, face cachée du travail domestique, ou *Accoucher autrement*, réflexion sur la médicalisation de l'accouchement traditionnel et les réactions qu'il suscite.

Pour résumer la ligne de conduite de la maison, Richard Vézina déclare, sans prétention aucune : « On cherche des textes qui ne sont pas bêtement commerciaux sans pour autant laisser tomber les aspects rentables de l'entreprise. » Avec les auteurs, la démarche est à long terme. M. Vézina parle aisément de « mariage » avec certains d'entre eux dont les ouvrages de fond

sont le fruit de plusieurs années de réflexion. Ainsi, le philosophe Marc Chabot a publié aux éditions Saint-Martin *Des hommes de l'intimité*, réflexions de ces 10 dernières années sur la conception de la paternité, de la sexualité et de l'amour, version masculine. Même travail à long terme avec Michel Freitag, Diane Bellemare et bien d'autres dont « la fidélité nous est indispensable », de préciser le jeune directeur général. « On apprend à travailler ensemble et pour longtemps, ce qui ne nous empêche pas de rechercher de nouveaux auteurs. Mais, quand on décide de publier un ouvrage, on se dit qu'il y en a sûrement deux ou trois en gestation. »

Pour faire connaître ses auteurs à l'étranger, la maison Saint-Martin s'est lancée tête baissée dans la coédition avec une maison suisse, L'Âge d'homme, une française, Syros/Alternatives, et une belge, Académia. « On évalue ensemble le manuscrit, commente M. Vézina, et l'on se met d'accord sur les tirages respectifs. On se réserve les droits de diffusion pour le Québec, sans que notre partenaire intervienne. En quelque sorte, cette ouverture sur l'Europe francophone ne déplairait pas à Albert Saint-Martin, lui qui voyait peut-être dans l'esperanto un moyen d'internationaliser la connaissance. »

— France Lafuste

Au bout de chaque cigarette
Un seul filtre: vos poumons



LE PLAISIR des livres

De Gérard Filion à Michel Bélanger: une génération se raconte... un peu

LES TEMPS CHANGENT
Une génération se raconte
propos recueillis
par Jean-Paul Lefebvre
Montréal, Fides, 1988, 307 pages

GILLES LESAGE

DE GÉRARD FILION, qui entre bientôt dans sa 80e année, à Michel Bélanger, qui est 20 ans plus jeune, c'est une série de témoignages passionnants que nous livre Jean-Paul Lefebvre. Parvenu à l'âge de la retraite, cet ancien syndicaliste et haut fonctionnaire renoue avec son ancien métier, l'écriture, plus spécifiquement le journalisme.

Il a pris soin de recueillir les propos de personnes qui, en 40 ans de carrières diverses, ont beaucoup écrit et parlé, mais peu d'elles-mêmes; encore actives, elles n'ont pas le temps ou le goût de s'adonner aux mémoires et aux souvenirs. Elles ont pourtant énormément à dire. D'où l'intérêt de la démarche de M. Lefebvre: du coup, il nous fait regretter que ses interlocuteurs n'aillent pas plus en profondeur.

Par exemple, l'auteur n'a pas tenté d'interviewer les anciens grands maîtres du journalisme québécois (Jean-Louis Gagnon, René Lévesque ou Gérard Pelletier), qui se sont confiés sur eux-mêmes ou sont en train de le faire. Mais il a relancé Gérard Filion qui, quoique à la retraite depuis peu, n'a pas le temps de s'attarder à son passé. En quel-

ques phrases, il raconte que le grand défi de sa vie, ce fut de quitter l'UCC (Union catholique des cultivateurs) pour prendre, en 1947, la direction du journal LE DEVOIR, « au bord de la faillite ». Rien de nouveau sous le soleil, n'est-ce pas? « J'ai accepté un peu innocemment. Je ne croyais pas que ce serait si difficile. On ne peut pas faire du bon journalisme avec des mauvaises finances! Il m'a fallu dix ans pour remettre le bateau à flots. Tout était à rebâtir. »

Dans la plupart des entrevues, sinon la totalité, il y a des confidences, anecdotes ou opinions qui mériteraient plus ample développement. J'en relève quelques-unes au fil des auteurs et des pages.

Michel Bélanger garde un excellent souvenir de son séjour de jeune fonctionnaire à Ottawa, et de cette maxime du gourou Simon Reisman: « N'oubliez pas que c'est un mémoire pour le conseil des ministres, n'importe quelle personne d'intelligence moyenne doit pouvoir le comprendre. » N'est-ce pas? L'ancien mandarin défend le rapport Gobeil, dont il est un des signataires: « L'élimination proposée d'un certain nombre d'organismes repose simplement sur l'hypothèse que l'on ne peut, en vingt ans, augmenter à ce point le nombre d'organismes gouvernementaux et que tous correspondent à un besoin. Il y a trop de gens qui travaillent à faire des choses inutiles. Ce n'est pas à nous de faire des listes... »

Dans les propos de Claude Castonguay, j'apprends que le beau-père de

Jacques Parizeau, M. Poznanski, actuel, a participé avec lui au projet du régime de rentes du Québec, il y a 25 ans. Le père de la « castonguette » garde un souvenir amer de la conférence de Victoria, en juin 71. « J'ai trouvé l'expérience terrible. S'il y avait eu la moindre ouverture d'esprit, nous aurions pu en arriver à un accord en 1971. Les dix ou quinze années qui ont suivi auraient été passablement différentes... » Jean Marchand garde aussi un mauvais souvenir de Victoria. « Les premiers ministres s'étaient entendus en séance privée, confie-t-il à son ami Lefebvre. Mais au moment de l'assemblée officielle, le premier ministre du Québec a changé d'attitude. Sous la pression de certains hauts

fonctionnaires et de l'un de ses ministres, il a refusé de se commettre... »

Quel cheminement fascinant que celui de Pierre Dansereau! Et comme on aimerait en savoir plus de ce qu'il appelle la « paléophobie », l'ignorance de l'histoire. Quant à Fernand Dumont, il fait « le pari que la période de flottement que nous connaissons depuis les grandes déflections des années 60 va déboucher sur un rajeunissement des raisons de vivre... » Et le cri du cœur de Marcelle Ferron: « Je crois que je commence à peindre. » Et la plus grande joie de Benoît Lacroix: « Aimer: c'est toute ma vie depuis toujours. Le reste ne sera que commentaire et dentelle... » Et les vives stimulantes

de Ghislaine Roquet sur le rôle des laïques dans l'Église.

Ici et là, de brefs propos inédits sur des faits et personnages connus: Gratien Gélinas, notamment, ou Jean Marchand et Paul Gérin-Lajoie sur René Lévesque. Ou Jeanne Sauvé prétendant que le référendum a été gagné pour les vraies raisons et que les dirigeants fédéraux, dont elle était, ont été plus éloquents que Claude Ryan et compagnie!

Des 13, seul Arthur Tremblay semble en voie de dresser un bilan ou une synthèse de sa carrière de pédagogue et de haut fonctionnaire. « Il n'est pas nécessaire d'attendre que tout le monde soit mort pour parler de ce qui est arrivé, si l'on veut que cela soit utile à la solution des pro-



Photo André Larose/Stanké

JEAN-PAUL LEFEBVRE.
blèmes actuels. » Comme vous dites, M. le sénateur. En espérant que les autres qui se sont aussi confiés au micro de M. Lefebvre aient envie de récidiver. Pour faire reculer la paléophobie...

La Raison livrée à la Parole

L'INSTITUTION DE LA THÉOLOGIE
Essai sur la situation du théologien
Fernand Dumont
Montréal, Fides coll. « Héritage et projet », n° 38
1987, 288 pages

GILLES LANGEVIN, s.j.

VOICI un beau cadeau fait à la corporation des théologiens, comme à la communauté chrétienne tout entière! Le remarquable sociologue et philosophe des sciences humaines qu'est Fernand Dumont, aux préoccupations duquel rien ne semble échapper, a voulu cerner la situation du théologien dans le monde de la foi et celui de la culture. Ouvrage informel, animé d'un grand souffle, au surplus, où se révèle le croyant engagé et le poète.

L'originalité de cet ouvrage, qui est grande, réside, en premier lieu, dans la manière concrète, ou existentielle, dont l'auteur aborde son sujet. M. Dumont ne cherche pas à situer la discipline même de la théologie, en ses fondements, ses procédures et ses finalités. C'est de la condition concrète du théologien qu'il part, c'est elle qu'il analyse. Le théologien fait partie d'une communauté dont il exprime et explicite la foi de manière méthodique et systématique. Face aux pasteurs qui, dans la communauté, proposent de manière officielle les formules ou les normes de la foi, le théologien est attentif aux conditionnements de cette expression et aux retentissements qu'elle aura sur l'intelligence de l'Écriture et de la Tradition. Discernant, d'ailleurs, le cheminement de cette tradition dans l'histoire, il est l'interprète de la conscience historique de la communauté. Enfin, artisan de la culture avec les autres praticiens des sciences de l'esprit, le théologien est un passeur, critique de la culture au nom de l'Évangile et

critique de la croyance, toujours menacée par l'idéologie et la superstition.

Cette situation du théologien, M. Dumont la considère à la lumière des diverses disciplines dont il connaît à fond les desseins et les méthodes: histoire et sociologie du christianisme, épistémologie des sciences humaines, philosophie de la culture. Aussi est-ce à l'usage de catégories et de distinctions souvent inédites pour lui que le théologien est convié: les rapports du sens commun et de la réflexivité, de la rationalité et de l'affectivité dans l'élaboration du savoir, les relations entre la pertinence et la vérité, la solidarité et la critique, les pratiques spontanées et les institutions, la science et les idéologies, les paradigmes, qui réorganisent la perception entière d'un domaine ou d'une science et, d'autre part, les méthodes et les techniques. Bref, ce sont les sous-bassements psychologiques et sociaux de l'activité du théologien que M. Dumont nous invite, entre autres choses, à considérer.

La force de l'ouvrage nous semble tenir dans l'équilibre où sont présentes l'appartenance du théologien à la communauté des croyants et l'effort de réflexivité qu'il installe dans une culture seconde par rapport à la pratique spontanée de la foi. M. Dumont résume ainsi « l'hypothèse foncière » qui l'a guidé: « La situation du théologien se dessine selon un grand cercle qui part de la communauté croyante et qui y reconduit. Ce cercle est celui de la théologie en acte, de la foi en quête d'expression et d'intelligence. Le théologien n'est

pourtant pas enfermé dans ce cercle. Il en est la prise de conscience et, par là même, il y puise les impératifs de sa recherche. Voué à la médiation, il ne saurait s'y consacrer sans en montrer les conditions... » (p. 237). « À un pôle, il appartient tout entier à la communauté; à l'autre extrême, il est voué à l'épistémologie. La médiation est la tension entre ces deux obligations » (p. 238).

La solidarité de la théologie avec une communauté et une tradition forte, d'ailleurs, les autres sciences de la culture, estime M. Dumont, à déceler les présupposés de leurs démarches: interprétations initiales des données, attitudes fondamentales envers l'objet de la science. « Ce qui est ainsi dissimulé, écrit M. Dumont, la théologie le met abruptement à jour. De la référence d'une communauté, de ses normes, de sa Tradition, elle fait son départ et son objet; bien plus, elle convient que cette référence qui lui donne à travailler, elle y intervient comme une médiation et non comme un dépassement. De telle sorte que l'examen des fondements de la théologie... se fait polémique, révélateur de ce qui, dans la pratique des sciences, est discrétion sur leurs références premières, sur leurs partis pris initiaux, sur leur passage de la culture comme genèse à la culture comme objet » (p. 283).

Ce livre n'est pas un exercice de virtuosité auquel se serait livré, pour notre étonnement, un homme de grande culture. C'est la suite parfaitement homogène, très brillante, au surplus, de l'œuvre d'un philosophe

chrétien, soucieux de voir comment la raison se comporte quand elle se livre, en une communauté historique de croyants, à la Parole de Dieu.

Le fait syndical relativisé

LA QUESTION SYNDICALE
Histoire et avenir
d'une forme sociale
Pierre Rosanvallon
Paris, Calmann-Lévy
1988, 268 pages

MARCEL FOURNIER

DEPUIS quelques années déjà, avec la chute du nombre des adhérents et la perte d'influence des syndicats, se pose la question du « déclin du syndicalisme » dans les sociétés occidentales. Bien connu pour sa lutte contre les idées reçues et son art de la polémique, Pierre Rosanvallon, professeur à l'École des Hautes Études en sciences sociales (Paris) et auteur de plusieurs essais politiques (*L'Âge de l'autogestion*, *La Crise de l'État-providence*), aborde sans détour la délicate « question syndicale ». Il n'hésite pas à affirmer qu'il y a une crise du syndicalisme et que cette crise, avec un taux de syndicalisation de 9 % en France, est plus profonde qu'on ne le pense: « Cette crise n'est, précise-t-il, qu'un symptôme parmi d'autres d'une mutation de la société. »

Pour expliquer que le syndicalisme est « en posture difficile », Rosanvallon prend évidemment en compte la transformation du monde salarial, qui ne peut plus être appréhendé comme un « bloc homogène, minoraire et dominé ». Adieu, le prolétariat! écrivait André Gorz. Le syndicalisme a d'autant plus de difficulté à maintenir une relation d'adhésion avec les salariés que l'on se trouve devant un « pluralisme social » et une « désagrégation du social ». Rosanvallon reprend ici la thématique de la « montée de l'individualisme » pour analyser, dans une perspective historique, ce qu'il appelle la « relativisation du fait syndical ». En raison « d'une situation de multi-appartenance », les solidarités apparaissent aujourd'hui beaucoup plus « corporatives, limitées dans le temps et instrumentalisées ». Aussi ne faut-il pas s'étonner du développement des syndicats autonomes.

Pour Rosanvallon, les problèmes que rencontre le syndicalisme ne sont pas seulement conjoncturels et ne peuvent être corrigés par quelques efforts d'adaptation. Il en va de l'essence même du syndicalisme, c'est-à-dire des fonctions qu'il doit remplir. Qu'il s'agisse de la représentation des intérêts (négociations, revendications), de la régulation des conflits ou de la production de la solidarité (et de la « lutte pour une plus grande justice sociale »), la conclusion est la même: « Chacune de ces fonctions est aujourd'hui fortement ébranlée. » Le diagnostic est donc sévère: le syndicalisme a, principa-

lement en France, connu une telle « institutionnalisation » que le militant syndical est devenu une sorte de « fonctionnaire du social ». Rosanvallon pousse sa réflexion jusqu'à soulever l'hypothèse (jusqu'ici impensable) d'un « syndicalisme sans adhérents » et qui bénéficierait, comme les partis politiques, d'un financement public.

La manière dont Rosanvallon aborde la « question syndicale » peut apparaître « provocatrice »; elle peut aussi, même si l'auteur donne ici et là des exemples concrets, sembler abstraite pour les militants qui ne vivent sûrement pas de la même façon que lui le « malaise de la représentativité ». Mais qu'ils ne s'inquiètent pas: cet essai ne verse pas dans l'anti-syndicalisme à la mode. Rosanvallon n'a voulu être « ni avocat ni procureur, seulement un questionneur, totalement libre dans sa pensée... préférant la lucidité à l'illusion reconfortante ». Ce qui est rare!

VENTE DE FERMETURE

50% à 90%

SUR TOUS LES LIVRES

STOCK DE FONDS

Lundi au samedi 9h à 21h
Dimanche 11h à 21h

LEWEL

371 ouest, ave. Laurier, Montréal

TRIPTYQUE

VIENT DE PARAÎTRE

JUDITH MESSIER
JEFF!

216 pages, 13,95\$

RÉAL LA ROCHELLE
CALLAS
LA DIVA ET LE VINYLE

400 pages, 24,95\$

Un roman moderne, vivant, urbain, rythmé comme la trépidation des rapports quotidiens qui se trouvent soudainement bousculés, provoqués. Jeff, c'est le prénom de qui survient. Un Survenant nouveau? Poser ainsi la question, c'est déjà tenter le sort... de la littérature.

Ce livre n'est donc pas une biographie traditionnelle qui s'ajoute à celles qui existent déjà. Ce livre nous plonge au cœur même de l'industrie de l'enregistrement d'opéras. Il considère la dernière des grandes divas, Maria Callas, à la fois comme actrice, témoin et complice de ce phénomène de «variétisation» ou de «POPularisation» de l'opéra.

Qui Sait ...
si vous n'en profiterez pas vous même?

Les Belles Rencontres de la librairie HERMÈS

Vendredi 3 juin de 17h à 19h
Simonne Monet-Chartrand
MA VIE COMME RIVIÈRE
Tome 3
les éditions du remue-ménage

Mercredi 8 juin de 17h à 19h
Lancement
LES ADIEUX DU QUÉBEC À MARGUERITE YOURCENAR
Pierre Villemure
QUAND LE DIABLE S'EN MÊLE
Au Éditions Les Presses Laurentiennes

Vendredi 10 juin de 17h à 19h
Lancement
Jean-François Sénart
LE GESTE MUSICIEN
Louise Courteau éditrice

Samedi 11 juin de 14h à 16h
Réal La Rochelle
CALLAS, LA DIVA ET LE VINYLE
aux Éditions Triptyque

Samedi 18 juin de 14h à 16h
Pierre Fournier et Réal Godbout
KAMARADE ULTRA
Croc Album

Venez regarder avec nous
APOSTROPHES
le dimanche à 14h

de 9 à 9
363 jours cette année

1120, av. Laurier ouest
outremont, Montréal
tél.: 274-3669

UNE FEMME À LA FENÊTRE
BIANCA ZAGOLIN

201 pages — 19,95 \$

Bianca Zagolin possède l'art de composer un climat. Ses qualités littéraires, l'élégance de son écriture font de son premier roman une oeuvre d'atmosphère d'une rare beauté.

ÉDITIONS ROBERT LAFFONT
EN VENTE CHEZ VOTRE LIBRAIRE

VIENT DE PARAÎTRE



Yourcenar: le chant de la prêtresse et de l'oracle



Jean ETHIER-BLAIS

▲ Les carnets

LES QUÉBÉCOIS auront été les premiers, sans doute, à rendre à Marguerite Yourcenar un hommage collectif. La directrice des Presses laurentiennes, Mme Simone Bussièrès, a été le maître d'œuvre de ce projet. Comme un peu partout dans le monde, Marguerite Yourcenar a connu ici un immense succès d'estime. À l'admiration des connaisseurs s'ajoutait la horde des lecteurs d'occasion, transportés dans la sphère du délire louangeur par la publicité faite autour de l'auteur, de son œuvre, de ses thèmes, de ses prises de position sur des sujets où les écrivains auraient intérêt, souvent, à se faire le plus petits possible. À la fin de sa vie, la romancière, l'essayiste, la traductrice étaient devenues, en une seule personne, un personnage de dimension internationale. Gallimard publia son œuvre romanesque dans la Pléiade, suprême consécration. L'Académie française, qui n'avait élu ni Mme Dacier, ni George Sand, lui offrit un fauteuil, qu'elle n'occupa pour ainsi dire jamais. Les Quarante actuels ne sont pas, c'est le moins qu'on puisse dire, de haute volée. Marguerite Yourcenar ne les écrasa pas de son génie. Cette éléction la desservit. Elle avait gagné, comme Gide, à se tenir à l'écart des honneurs. Le mystère sied aux réputations qui n'ont pas atteint leur zénith. On ne les compare à personne, elles brillent seules au firmament des possibilités. Pour tout dire, au moment de sa mort, Marguerite Yourcenar faisait figure de grand écrivain, à qui la postérité réserverait une place de choix dans les mémoires (mais dans lesquelles ? celles de Belgique ? celles du monde entier ?) mais dont la dimension restait encore à définir. On ne peut pas ne pas l'admirer. On ne peut pas, non plus, l'admirer sans se poser de question, en toute quiétude de l'esprit. À peine a-t-il rendu le dernier soupir, l'écrivain tombe dans les limbes.

hommage. Les collaborateurs sont au nombre de trente-deux. Certains ont connu, d'autres rencontré Marguerite Yourcenar. D'autres laissent parler leur cœur, écrivent un poème, ou, comme Marie Laberge, une prose rythmée. D'autres, enfin, relèveront dans l'œuvre ces notations, ce chant de la prêtresse et de l'oracle (l'expression est de Marie Laberge) qui leur paraissent essentiels à la connaissance d'eux-mêmes. À côté de l'analyse philosophique et lyrique de l'idée de mort chez Yourcenar, à laquelle Alexis Klimov apporte son sens du prolongement littéraire, on trouve un échange de lettres où René Legris et Hélène Marchand explorent la lucidité d'intelligence et la féminité d'approche de l'auteur du *Coup de grâce*. Madeleine Ferron raconte une visite manquée à Northeast Harbor (ce sont parfois les plus belles) et le déroulement de la conférence que Marguerite Yourcenar prononça à Québec en 1987. Louise Gareau-Des Bois évoque la nostalgie intellectuelle de l'écrivain, ses thèmes sous-jacents, la force de sa personnalité. Pour tout dire, la romancière revit avec une noble et souvent douloureuse intensité. Le lecteur sentira souvent sa présence pendant la lecture de ce recueil. Chacun aime Marguerite Yourcenar, chacun la respecte, chacun veut tirer de soi-même les mots qui définiront son rapport à l'œuvre et à la femme. J'ai ressenti profondément le mystère de cette attirance.

Elle tient d'abord à la personne. Marguerite Yourcenar était une aristocrate, dans sa démarche, ses manières, la singularité de sa politesse. Marie-Claire Blais, en compagnie d'Hortense Flexner, lui rend visite. Tout est simple et gracieux. Marguerite Yourcenar reçoit des voisins, des amis, qui n'ont rien à voir avec la littérature. Elle leur parle comme s'ils étaient ses pairs, non pas en intelligence, mais en savoir. Cette simplicité, qui vient de l'éducation, certes, mais aussi du cœur, est touchante. Elle a amené Marie-Claire Blais à écrire un très beau texte, prose d'écrivain lucide et tendre. Marguerite Yourcenar a appris à souffrir, à aimer dans la douleur. Cela aussi, dans la vie, a son importance. M. Joseph Bonenfant, dans un essai sobre et nuancé, nous parle du cœur de cette femme, qui avait appris à battre en fonction du rythme de l'univers. Tous ceux qui, dans ce livre, l'ont connue ou comme Gilles Léveillé, simplement, lui ont serré la main, notent l'importance de cette présence souverainement cordiale. Presque toute sa vie, Marguerite Yourcenar,



MARGUERITE YOURCENAR à Québec, en septembre 1987.

en dépit de sa notoriété, fut un écrivain inconnu. Soudain, au cours de ses vingt dernières années, la gloire fut sa compagne de chaque instant. Elle est pourtant restée elle-même. Si l'œuvre ne survit pas à la femme, la femme que ces êtres ont pu admirer parce qu'elle était

soudain, à leur yeux, comme une lumière, elle, survivra. C'est aussi qu'elle avait vécu à une époque de grands malheurs et que ce maelström d'horreurs, elle en avait cherché, peut-être trouvé, la signification. Elle n'écrivait rien au hasard. J'ai particulièrement aimé, dans ce choix de textes, celui de Réginald Hamel, consacré au *Denier du rêve* et à ses composantes historiques. Dans l'œuvre romanesque de Marguerite Yourcenar, c'est le roman que je préfère. Après avoir lu l'étude de Réginald Hamel, il ne me reste plus qu'à relire ce livre, en réfléchissant aux allusions et aux rapports historiques qu'il contient et que j'ignorais. Voilà du véritable travail d'exégète, merveilleusement au fait des méandres de la littérature européenne des années d'avant-guerre. En somme, dans une époque, tout se tient et, dans *Denier du rêve*, Marguerite Yourcenar a réussi à faire la synthèse des motivations idéologiques, comme de la réalité quotidienne, de l'Italie fasciste. Mieux encore, elle a retrouvé l'accent ironique et tendre si particulier aux Italiens, peuple de haute civilisation, revenus de tout et qui, cependant, comprennent les limites de l'horreur et les jugent. Réginald Hamel, replaçant Marguerite Yourcenar et cette œuvre dans leur contexte, nous donne une magistrale leçon d'honnêteté intellectuelle, dans l'esprit de cette recherche de la vérité qui est au centre du *Denier du rêve*. Mais la vérité de l'écrivain est

souvent d'aller trouver l'autre vérité là où elle se trouve. Réginald Hamel note à quel point Marguerite Yourcenar a su approfondir sa technique mimétique, en empruntant des thèmes et des trajectoires de personnages à d'éminents écrivains italiens, comme Pirandello et Pratiolmi. L'écrivain fait flicke de tout bois et tout est bien qui débouche sur une œuvre qui s'enrichit de mille apports afin de devenir elle-même; comme disait Hertel, une pensée ronde comme une orange. Du reste, Marguerite Yourcenar n'a pas emprunté à ses contemporains plus qu'elle ne l'a fait aux Grecs. Maurice Lebel, avec la sagesse qu'on lui connaît, nous plonge, en compagnie de la romancière, dans son théâtre plus grec que nature.

Les mythes grecs (bien que, comme le remarque Maurice Lebel, notre époque privilégie l'inconscient et le sexe) sont présents dans nos vies. Agamemnon et Clytemnestre peuvent hanter nos esprits. Marguerite Yourcenar, dans son théâtre, retourne à ses maîtres, qui sont Sophocle et Euripide. Maurice Lebel en fait l'éloge. Montera-t-on une pièce d'elle, tirée de l'antique, à Montréal ? Maurice Lebel semble, à la fin de son article, vouloir, quant à lui, en rester à Sophocle. Qui ne lui donnerait raison ? Pour des raisons à moi, je viens de lire l'*Agamemnon* d'Eschyle. Racine lui-même n'est pas plus fort, ni plus tendre et je crois que Marguerite Yourcenar, dans sa philosophie de paix, serait d'accord. Enfin, Clément Marchand, Hélène Ouvrard et Alice Parizeau laissent parler, dialogue à deux voix, leur cœur et leur intelligence. Clément Marchand questionne et répond; Hélène Ouvrard est plus la femme des confidences; Alice Parizeau, avec cette force de style qui la caractérise et ce don de soi qui ne demande rien et qui offre tout, entonne un véritable chant d'amour et d'admiration. Sans partager ces élans, je puis dire que je les comprends. Pour moi, Marguerite Yourcenar, qui est un grand personnage littéraire, n'est pas une porte ouverte sur l'univers de l'imagination. Ceci dit, l'ouvrage collectif qu'a fait paraître Simone Bussièrès entrainera beaucoup de lecteurs dans son sillage et leur permettra de revivre leur vie aux côtés d'une femme incomparable, quasi divine.

LES ADIEUX DU QUÉBEC À MARGUERITE YOURCENAR Québec, les Presses laurentiennes, 1988

Raymond Beaudet

Suite de la page D-1

Fort heureusement, le livre primé du prix Robert-Cliche, choisi parmi 63 manuscrits, n'est pas écrit entièrement dans ce charabia que l'auteur assure avoir entendu et entendu encore dans son patelin beauceron de Saint-Sylvestre. Son héros, François Auclair, est plutôt du genre intellectuel qui maîtrise très bien son français et il continue de le bien parler même avec ses voisins de rang qu'il semble bien comprendre, lui.

Même s'il s'en défend, mais sans trop insister, l'itinéraire de Raymond Beaudet ressemble étrangement à celui de François Auclair : tous deux au seuil de la quarantaine, après avoir travaillé au gouvernement du Québec, l'un (le fictif) comme sous-ministre dans la fonction publique, l'autre, le vrai, comme professeur de morale puis secrétaire de ministre à Québec, décident de vivre à la campagne où, comme chacun sait, le stress est moindre et la vie plus profonde et plus calme.

Allez-y voir ! Ou plutôt, lisez le livre de Beaudet-Auclair et vous constaterez que, dans ce petit village où d'habitude il ne se passe rien, une multitude d'événements inattendus surviendront.

« Il s'agit d'un roman d'aventure à suspense, nous explique Raymond Beaudet. Quant à ma ressemblance avec François Auclair, elle est partielle. Comme lui, j'aime les animaux, la vie champêtre, mais je n'ai pas besoin de fuir la ville pour conquérir la liberté. Comme lui, aussi, j'habite la campagne, à Saint-Sylvestre — situé aux confins de la Beauce et de Lotbinière, à 50 kilomètres au sud de Québec — par choix. Depuis ma tendre enfance, j'ai le goût de la terre et j'ai toujours voulu avoir des animaux. » Aujourd'hui, il fait l'élevage des moutons et exploite une petite érablière. Et, pour gagner vraiment sa vie, il dirige deux écoles primaires d'environ 250 élèves à la commission scolaire Abénakis. « Nous sommes une quinzaine de professeurs et nous n'avons besoin que d'une seule table pour faire nos réunions. »

« Avec sa femme Hélène Moore, ses deux fils de cinq et trois ans qui s'en donnent à cœur joie dans cette belle nature, Raymond Beaudet file une vie saine et remplie. Ses activités professionnelles lui laissent suffisamment de loisirs pour l'écriture, « ma passion », dit-il. « Je vole ce temps à la télévision que je regarde très peu, d'autant plus que la réception est loin d'être bonne dans mon patelin. Ça ne me manque pas du tout, non plus qu'aux enfants qui préfèrent skier ou inventer leurs jeux dehors plutôt que de s'écraser devant le petit écran. »

À 37 ans, Raymond Beaudet voit plusieurs de ses rêves se réaliser, lui qui a toujours voulu écrire — c'est fait et cela se fera de plus en plus; son second roman, un véritable policier, cette fois, est déjà sans sa tête et au bout de son crayon — voyager — à Paris bientôt — et cultiver la terre. « Quand j'étais professeur à Sainte-Hénédine, j'ai voulu apprendre à faire les foins, à traire les vaches, à entailler les érables. J'ai vécu chez les parents d'un de mes élèves qui m'ont tout appris. » Pour se distraire, il écrivait des pièces de théâtre pour ses étudiants et, en 1972, il commençait à rédiger « un long, un très long roman » qui dort encore dans ses cartons et qu'il reprendra peut-être bien un jour. « J'ai plaisir à créer des personnages et à leur donner l'autonomie que je veux bien leur prêter, selon des modèles que j'ai pu observer autour de moi. » Comme ceux de ces paysans de Saint-Sylvestre à qui il redonne des expressions langagières, des accents du terroir,

des manies et des tics qu'on a déjà pu observer dans *Le Temps d'une paix*, de Pierre Gauvreau, et dans *L'Héritage*, de Victor-Lévy Beaulieu.

Son passeport pour la liberté, Raymond Beaudet semble bien l'avoir gagné, pour un certain temps en tout cas, bien que ce prix littéraire lui pose des exigences de « visibilité » qui l'ont fait sortir de l'ombre et d'une solitude essentielle à sa nouvelle vocation d'écrivain. Des conditions de vie qu'il reprendra dès son retour d'Europe, dans le charme bucolique de Saint-Sylvestre d'où il déclinera par quel projet il commencera : un roman policier selon les règles de l'art ou une fresque historique retraçant la vie des Québécois pendant la Révolution française. « J'hésite encore entre les deux », nous avoue-t-il avant de sauter dans un autobus qui le ramène dans ses terres.

— Marie Laurier

Allan Bloom

Suite de la page D-1

l'amour fraternel. Les jeunes ne pensent qu'à ça ! »

D'après Bloom, la seule communauté valable, c'est la communauté de ceux qui recherchent la vérité. « Une communication totale est impossible dans le monde des affaires, dans le monde politique et, même lors du coït, il n'y a pas de communication véritable. C'est seulement lorsqu'on pense la même chose, lorsqu'on partage la même idée, qu'on peut être le même. Dans cet échange privilégié, personne ne perd. Lorsque Aristote dit : « J'aime Platon, mais j'aime encore plus la vérité », il ne manifeste pas une hostilité, mais il affirme que lui et Platon sont liés par leur participation à la vérité. Toute autre communauté ne peut être obtenue que par la force, par la médiation de la police et des lois. »

— Guy Ferland

Le prochain rendez-vous

Suite de la page D-1

tes et semblent ignorer la présence ici d'une société francophone.

Autre difficulté : les préjugés. Non pas que les Québécois en cultivent plus que d'autres, mais sans doute autant. Tous les groupes sociaux entretiennent des préjugés à l'égard d'autres communautés. Dès qu'il y a une différence de couleur, de langue ou de coutumes, les préjugés naissent. Aucun groupe social n'échappe à cette tendance. La propension est toutefois plus grande chez les Blancs que chez les gens de couleur, chez les pauvres et les gens d'humble condition. Chez ceux-ci, les préjugés et les tendances racistes s'estompent vite sous l'effet de l'éducation et de l'information, alors qu'il existe en certains milieux une épaisseur bourgeoise qui semble résister à tout effort visant à faire disparaître le mépris des autres et les jugements superficiels.

Des Québécois qui dénonçaient le racisme envers les Noirs sont devenus plus modestes à la suite d'un séjour prolongé aux États-Unis. Ils ont réalisé à cette occasion qu'ils étaient eux-mêmes racistes. Une amie, bonne bourgeoise juive de grand style, m'a un jour servi, au sujet des Arabes, un énorme plat de propos racistes qui n'avaient rien à envier aux préjugés antisémites les plus virulents. Quant à la manière dont nous traitons les Amérindiens du Canada, elle a servi d'argument à un homme politique sud-africain soucieux de nous rendre plus réservés dans notre critique de l'apartheid.

La présence accrue de minorités visibles risque de faire émerger en surface des préjugés tenaces qui tiennent tantôt de la xénophobie, tantôt du racisme. Il importe alors d'intervenir sans délai, avant que les choses ne se gâtent. Il faut désamorcer les tensions latentes en informant mieux. Se rappeler aussi cette observation de Martin Luther King : « La débilite d'esprit est l'une des causes fondamentales du préjugé racial. »

Un obstacle de taille : les antagonismes entre groupes et individus qui naissent de rivalités économiques provoquées par la rareté des emplois. [...] Or le courant néo-libéral actuel va à l'encontre d'une politique de plein-emploi. La rentabilité maximale du capital, qui monopolise à son service ce patrimoine commun qu'est le progrès technologique, aboutit dans les faits à la marginalisation des travailleurs, particulièrement ceux qui n'ont comme compétence que l'énergie physique et la volonté de travailler. Les capitalistes de jadis exploitaient les prolétaires, mais ils ne pouvaient s'en passer. Aujourd'hui, comme le souligne

André Gorz, beaucoup de travailleurs n'ont même pas l'occasion d'être exploités. L'appareil de production se passe d'eux. Il arrive même que les nouveaux investissements suppriment des emplois au lieu d'en créer. Les prolétaires modernes ne demeurent utiles au système qu'à titre de consommateurs.

Dans un contexte où l'appareil de production générale systématiquement la suppression d'emplois, l'arrivée d'immigrants suscite inévitablement des malaises. Et cela même si, dans les faits, les nouveaux travailleurs ne font souvent que prendre les emplois délaissés; et même si beaucoup d'entre eux non seulement ne « volent les jobs » de personne, mais deviennent même des créateurs d'emplois.

Le capitalisme néo-libéral s'est adjugé la possession des nouvelles technologies en fonction de ses seuls intérêts. Il se complait à jouer les uns contre les autres les travailleurs pour qui le travail a cessé d'être un droit pour devenir un privilège à réclamer disputé. Une politique d'immigration efficace ne peut se permettre d'ignorer une variable socio-économique aussi dramatique. La venue de nouveaux arrivants menace de déranter la paix sociale, si les décideurs politiques et économiques ne prennent pas au sérieux les exigences d'une véritable politique de plein-emploi.

Mais l'obstacle majeur qui risque de surgir est d'ordre culturel. En effet, la venue de nouveaux citoyens de souches diverses sera bénéfique en autant que l'intégration culturelle s'effectuera de façon harmonieuse et sans mettre en danger l'originalité culturelle spécifique de la société québécoise. Autrement dit, il est impératif qu'une assise culturelle et linguistique solide garantisse que les nouveaux arrivants s'intègrent à un bassin culturel de langue française, dans un pays bien français autant par l'image qu'il projette que dans sa réalité quotidienne.

Le Québec, terre d'accueil, oui, mais aussi pays français. Sinon, l'opération « frontières ouvertes » risque de se solder par des tensions sociales et des affrontements coûteux.

Au Québec, la politique culturelle, la façon de comprendre et d'aménager l'économie et la politique d'immigration forment un faisceau de questions connexes et intimement liées. [...]

L'avenir appartient à ceux qui accueillent la vie; celle qui jaillit de ses propres racines et celle qui vient de là-bas, des pays où poussent en grand nombre des enfants qui composent un arc-en-ciel de coloris attirants et ne demandent qu'une chose : une petite place au soleil.

(Tous droits réservés, 1988, éditions La Liberté.)

ÉDITIONS PAULINES-JEUNESSE

Des lectures de qualité

<p>Jean-Michel Lienhardt</p> <p>La mémoire des hommes</p> <p>Michel Lienhardt</p> <p>114 pages * 6,95 \$</p> <p>Un garçon survit à la guerre nucléaire. Ses principaux adversaires: la radioactivité... et la solitude.</p>	<p>Daniel Sernine</p> <p>Argus: Mission Mille</p> <p>Daniel Sernine</p> <p>152 pages * 6,95 \$</p> <p>Saboter les engins de la "Guerre des Étoiles" et faire échec au terrorisme: cette fois encore, Argus a fort à faire.</p>	<p>M.A.U.V.E. et autres nouvelles</p> <p>MAUVE</p> <p>et autres nouvelles</p> <p>Collectif</p> <p>96 pages * 5,50 \$</p> <p>Cinq textes primés au concours de Vidéo-Press. Dans ces nouvelles, les prisonniers ne sont pas toujours ceux qu'on pense...</p>	<p>COEURS MALADROITS et autres nouvelles</p> <p>Collectif</p> <p>112 pages * 5,50 \$</p> <p>Ce volume réunit cinq nouvelles gagnantes du concours Vidéo-Press. Elles nous mènent du quotidien à l'extraordinaire...</p>
------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------

en vente chez votre libraire

Denis Vanier

L'ÉPILEPSIE DE L'ÉTÉINT

"Poète de la suprême violence et de l'infinie tendresse" Bernard Pozier

"Je pense immédiatement à la musique de Ravel" Jean Basile

Incluant le poème "JE T'AIME"

Écrits des Forges (Québec) La Table Rase (Paris)